

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

TREIZIEME NUMÉRO. FÉVRIER 1881

## SOMMAIRE.

	PAGES.
COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1880	
I. Québec .....	5
II. Montréal .....	7
III. Trois-Rivières .....	10
IV. St-Hyacinthe .....	12
V. St-Germain de Rimouski .....	14
VI. Chicoutimi .....	16
ÉTATS-UNIS.—Lettre de Mgr O'Connor, vicaire apostolique de Nebraska, à MM. les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi .....	17
CORÉE.—Lettre de M. Blanc, provicaire apostolique de la mission de Corée, à Mgr Ridet, et qui complète les détails donnés par le vénérable vicaire apostolique et par Deguette sur la persécution ..	42
AFRIQUE CENTRALE.—Lettre de M. Arthur Bouchard, Missionnaire Canadien-français .....	48
CANADA.—Diocèse de St-Germain de Rimouski .....	60
CANADA.—Mission Montagnaise du Lac St-Jean.—Lettre du R. P. Lacasse, O.M.I., à l'Aumônier de l'Archevêché de Québec, sur la visite de Sa Grandeur Mgr Racine, évêque de Chicoutimi .....	65
MISSION DU THIBET.—Lettre du Père G. Ladeau, Missionnaire au Thibet .....	71
CIMBEBASIE (Afrique Occidentale).—Lettre du R. P. Duparquet, de la Congrégation du St-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, vicaire apostolique de la Mission de Cimbébasie .....	77

MONTREAL :

CHEZ L'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1881

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

---

FEVRIER 1881.

(NOUVELLE SERIE)

---

TREIZIÈME NUMÉRO.

---

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 28, RUE ST. GABRIEL.

1881

---

*Permis d'imprimer :*

† Ed.-Chs, Evêque de Montréal.

# COMPTES-RENDUS.

## DIOCÈSE DE QUÉBEC.

*Etat des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans  
l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1880.*

(44<sup>me</sup> année.)

### VILLE DE QUÉBEC.

Basilique et Notre-Dame de la Garde.....	\$178 33	Rapporté.....	\$312 82
Archevêché.....	10 00	Sœurs du Bon Pasteur.....	8 00
Grand Séminaire.....	18 61	St Patrice.....	16 00
Petit Séminaire.....	27 75	Faubourg St Jean.....	232 00
Hôtel-Dieu.....	38 13	St Roch.....	518 73
Dames Ursulines.....	32 00	St Sauveur.....	268 81
Hôpital-Général.....	8 00	Ecole Normale.....	12 18
Sœurs de la Charité.....		Asile des Aliénés.....	28 90
Porté.....	\$312 82	Porté.....	\$1397 44

### CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1397 44	Rapporté.....	\$2682 31
Agapit St.....	36 00	Berthier.....	45 37
Agathe Ste.....	40 21	Buckland.....	5 90
Alban St.....	34 00	Cajetan St d'Armagh.....	1 45
Alexandre St.....	20 00	Calixte St de Somerset.....	77 00
Ambroise St.....	85 31	Cap Santé.....	32 66
Anastasie Ste.....	3 12	Cap St Ignace.....	90 55
Ancienne Lorette.....	80 44	Casimir St.....	36 00
André St.....	20 20	Catherine Ste.....	20 50
Ange Gardien.....	47 00	Charles St.....	80 65
ANGES Sts de la Beauce... ..	5 40	Charlesbourg.....	47 30
Anne Ste de Beupré.....	38 00	Chateau-Richer.....	5 00
Anne Ste de la Pocatière... ..	108 50	Claire Ste.....	42 50
Anselme St.....	60 00	Collège de Ste Anne.....	10 00
Antoine St.....	42 00	Côme St.....	5 06
Antonin St.....	15 00	Croix Ste.....	21 00
Apollinaire St.....	20 38	Couvent de Jésus Marie... ..	5 00
Aubert St.....	8 00	Cyrille St.....	4 30
Augustin St.....	218 37	David St.....	64 30
Basile St.....	24 60	Denis St.....	23 58
Beaumont.....	40 43	Deschambault.....	73 27
Beauport.....	313 40	Ecureuils.....	15 00
Bernard St.....	24 51	Edouard St de Frampton.. ..	5 00
Porté.....	\$2682 31	Porté.....	\$3393 70

Rapporté.....	\$3393 31	Rapporté.....	\$5024 52
Edouard St de Lotbinière..	14 00	Lévis .....	217 13
Eleuthère St.....		Lotbinière.....	86 00
Elzéar St.....	21 25	Louise Ste.....	13 75
Emmèlie Ste .....	23 36	Magloire St.....	
Ephrem St .....		Malachie St .....	6 68
Etienne St .....	2 35	Marguerite Ste.....	7 20
Eugène St.....	3 00	Marie Ste .....	23 20
Evariste St.....	13 11	Michel St .....	94 00
Famille Ste .....	35 50	Mont-Carmel.....	
Félix St du Cap Rouge.....	6 63	Narcisse St.....	3 80
Ferdinand St.....	10 65	Nicolas St.....	45 00
Ferriol St.....	8 48	N. D. du Portage .....	16 50
Flavien St.....	22 75	Onésime St.....	3 25
Foye Ste.....	21 00	Pacôme St .....	15 00
François St de Beauce .....	20 11	Pascal St .....	83 00
François St I. O.....	17 30	Patrice St de Beauvillage..	
François St R. d. S.....	48 35	Paul St de Montminy .....	3 45
Frédéric St.....	34 75	Perpetue Ste et St Pam- phile .....	4 00
Georges St .....	28 00	Pétronille Ste.....	30 00
Germaine Ste .....		Philippe St de Néri.....	21 00
Gervais St.....	55 45	Pierre Baptiste St (avec In- verness).....	14 40
Gilles St .....	5 27	Pierre St de Broughton.....	122 67
Grondines .....	64 90	Pierre St I. O.....	27 00
Hélène Ste .....	15 60	Pierre St R. du S .....	45 70
Hénédine Ste .....	9 86	Pointe-aux-Trembles .....	31 00
Henri St .....	68 75	Portneuf.....	17 51
Honoré St.....	10 10	Raphaël St.....	30 07
Inverness .....	45 04	Raymond St.....	20 00
Isidore St .....	50 40	Rivière du Loup .....	16 00
Ile aux Grues .....	39 09	Roch St des Aulnets .....	43 35
Islet.....	79 00	Romuald St .....	130 00
Jean Chrysostôme St .....	29 50	Sacré-Cœur de Jésus .....	6 03
Jean St Deschailions .....	35 26	Sacré-Cœur de Marie .....	4 30
Jean St I. O.....	215 00	Sébastien St.....	3 00
Jean St Port-Joly .....	83 00	Sévérin St.....	7 80
Jeanne Ste .....	38 00	Sillery .....	25 00
Joachim St.....	36 65	Sophie Ste .....	5 59
Joseph St de Beauce .....	71 00	Stoneham .....	4 75
Joseph St de Lévis .....	80 00	Sylvestre St .....	33 34
Julie Ste .....	31 63	Thomas St.....	119 60
Justine Ste .....	1 20	Tite St.....	4 10
Kamouraska.....	41 00	Ubalde St.....	3 00
Lambert St.....	46 60	Valcartier.....	4 00
Lambton.....		Valier St.....	45 00
Laurent St .....	100 00	Victor St.....	8 30
Laval et Lac Beauport .....	13 56		
Lazare St .....	27 57		
Léon St .....	8 00		
Porté.....	\$5024 52		\$6468 90

Montant de la recette des paroisses .....\$6468 90  
Dons et intérêts ..... 304 75  


---

Total de la recette de 1880 ..... 6773 65

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la  
Foi à Québec pour l'année commençant le 1er Octobre 1880,  
et finissant le 1er Octobre 1881.*

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque .....	\$ 1060 00
Montant mis à la disposition de Mgr de Chicoutimi.....	1000 00
Annales françaises et anglaises .....	450 00
Pour vases sacrés, ornements, etc.....	542 85
Missions du Saint Maurice.....	400 00
Missions des Naskapis .....	600 00
Mission de l'Afrique Centrale .....	100 00
“ de Saint Adrien.....	349 40
“ d'Inverness.....	63 00
“ des Hurons de Lorette .....	69 52
“ de La Patrie.....	100 00
“ de Leeds .....	40 00
“ de St Magloire .....	50 00
“ de N. D. de Lourdes.....	125 00
“ de N. D. de Montauban .....	150 00
“ du S. C. de Marie.....	100 00
“ de St Pamphile .....	130 00
“ de St Samuel .....	100 00
Missionnaire de St Adolphe par Stoneham.....	60 00
“ de St Adrien.....	100 00
“ de Ste Anastasie.....	100 00
“ d'Ashford par St Onésime .....	60 00
“ de St Côme .....	25 00
“ de St Eleuthère.....	150 00
“ d'Inverness .....	50 00
“ de Ste Justine.....	180 00
“ du Lac Beauport par Laval.....	50 00
“ de Laval.....	150 00
“ de Leeds par Inverness.....	25 00
“ de St Magloire .....	120 00
“ de St Marcel par St Cyrille .....	100 00
“ de St Martin par St Georges .....	25 00
“ de N. D. de Lourdes par Ste Julie .....	25 00
“ de N. D. de Montauban.....	100 00
“ de St Pamphile.....	75 00
“ de St Paul de Montminy .....	100 00
“ de Ste Perpétue .....	200 00
“ de St Pierre Baptiste par Inverness .....	25 00
“ de St Philémon par St Paul .....	45 00
“ de St Samuel par St Sébastien .....	30 00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	200 00
“ de Stoneham.....	100 00
“ de Tewkesbury par Valcartier .....	50 00
“ de St Tite.....	100 00
“ de Valcartier.....	100 00
“ de Watford par Ste Germaine.....	50 00
 Montant alloué.....	 \$7824 77

RÉSUMÉ.

Recette de 1880.....	\$6773 65
En caisse de l'an dernier.....	6051 12
Total .....	\$12824 77
Montant alloué pour 1880-81.....	7824 77
Reste en caisse.....	\$5000 00

Québec, 30 Décembre 1880.

H. TETU, Ptre, *Aumônier*.

ENTRÉ APRÈS LA CLOTURE DES COMPTES :

Basilique.....	\$10 00
Ste Germaine .....	1 20
St Patrice de Québec .....	25 00
St Magloire .....	1 20

*Membres du Comité de Régie de l'OEuvre de la Propagation de  
la Foi à Québec :*

Errol Boyd Lindsay, Ecr, <i>Président</i> ,	G. M. Muir, Chev. de St Grégoire,
Vital Têtu Ecr, <i>Vice-Président</i> ,	L'Hon. Thomas McGreevy,
Alex. Lemoine, Ecr, <i>Secrétaire</i> ,	L'Hon. P. Garneau,
Henri Têtu, Ptre, <i>Trésorier</i> ,	François Vézina, Ecr,
Mgr C. F. Cazeau,	Théophile Ledroit, Ecr.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1880.

Argent en mains au 31 Decembre 1879, pour faire face aux  
besoins de 1880..... \$4699.58

Payé.

Au Miss. de Ste Marguerite.	\$125 00	Rapporté.....	\$1775 00
“ de St Théodore ..	100 00	Au Miss. de St Calixte ....	75 00
“ de St Hippolyte..	100 00	“ de Dundee.....	100 00
Eglise de St Hippolyte....	100 00	“ de St Colomban..	200 00
Au Miss. de St Michel des		“ de Ste Lucie ....	125 00
Saints .....	125 00	“ du B. Alphonse..	100 00
Au Miss. de St Côme .....	125 00	“ de Lachute.....	100 00
“ de St Damien ...	125 00	“ de Caughnawaga.	200 00
“ de St Donat .....	125 00	Aux RR. PP. Oblats.....	800 00
Eglise de St Donat .....	200 00	Aux Miss. du Nord-Ouest.	100 00
Au Miss. de Rawdon .....	75 00	“ de Madawaska.	50 00
“ d’Ormstown.....	100 00	“ de St Zénon ...	56 00
“ de Ste Emmélie..	125 00	Mgr de Sherbrooke .....	150 00
Eglise de Ste Emmélie....	100 00	Oeuvre des Tabernacles ..	100 00
Au Miss. de Ste Béatrix...	100 00	Impression des Annales ..	312 20
“ de Hinchinbrooke	150 00		
			<hr/>
Porté.....	\$1775 00		\$4243 20

Avoir .....	\$4699 58
Dépenses .....	4243 20
	<hr/>
Balance .....	\$456 38

RECETTES DURANT L'ANNÉE 1880.

*Ville.*

Notre-Dame (2 ans).....	\$814 60
St Pierre .....	450 00
Cathédrale .....	112 50
St Joseph à Montréal .....	110 07
St Jacques à Montréal .....	95 35
Hôtel-Dieu.....	71 55
Collège de Montréal .....	10 00
Couvent d'Hocelaga.....	7 85
Grand Séminaire .....	6 85
Legs de Dame Perrin .....	50 00
Int. du legs de M. Berthelet .....	240 00
Int. du legs de Dame Larocque .....	120 60
Int. du legs de M. McKay.....	24 00
Constitut de M. Beaudry .....	8 00

\$2120 77

*Campagnes.*

L'Assomption (2 ans).....	\$ 315 81	Rapporté.....	\$2061 18
St Barthélemi .....	148 00	St Hubert.....	23 50
Verchères .....	107 00	St Cuthbert .....	20 00
L'Épiphanie .....	98 00	St Etienne.....	20 00
St Isidore (2 ans) .....	83 00	St Théodosie .....	19 60
Mascouche .....	82 10	Ste Martine.....	18 00
Laprairie .....	78 93	St Michel .....	17 00
St Jacques de l'Achigan..	73 00	Pointe-aux-Trembles .....	15 85
Berthier .....	73 00	St François de Sales.....	15 00
Sœurs de Ste Anne (2 ans)	72 00	St Ambroise.....	14 95
Ste Rose.....	71 00	Rivière des Prairies .....	14 00
St Constant.....	70 45	St Paul l'Ermite.....	13 00
St Roch.....	64 00	St Zotique.....	13 00
Terrebonne .....	61 55	St Urbain .....	12 00
Ile Dupas .....	59 25	Les Cèdres .....	10 50
Joliette .....	55 00	St Eustache .....	10 20
St Alexis .....	53 80	Côteau du Lac .....	10 00
Contrecoeur .....	51 60	St Calixte .....	9 50
Ste Geneviève .....	50 00	Chateauguay .....	9 00
St Louis de Gonzague...	46 40	St Félix de Valois.....	9 00
Longueuil .....	41 82	Vaudreuil .....	8 00
Sault-au-Recollet .....	38 47	St Justine .....	8 00
Lanoraie .....	35 00	St Mélanie.....	7 50
Lavaltrie .....	34 06	St Monique.....	6 35
St Elizabeth.....	30 00	St Lin.....	6 09
St Thomas .....	30 00	St Placide.....	5 52
Collège de L'Assomption..	28 35	St Julienne.....	5 11
St Sulpice.....	28 00	St Patrice.....	4 70
St Jacques le Mineur....	27 40	St Clet .....	3 50
Ste Philomène.....	25 00	St Jean-Chrysostôme .....	3 50
Repentigny .....	24 85	St Jérôme .....	2 17

Porté.....\$2061 18

Porté.....\$2396 32

Rapporté.....	\$2396 32	Rapporté.....	\$2405 64
St Téléphore.....	2 16	St Damien.....	1 00
St Norbert.....	2 10	St Gabriel de Brandon....	0 44
Hemmingford.....	1 82	St Jean de Matha .....	0 44
Ste Béatrix.....	1 75	Ste Agathe .....	0 34
Ste Agnès de Dundee.....	1 50		<hr/>
			\$2407 86
Porté.....	\$2405 64		

---

Recettes de la Ville .....	\$2120 77
Recettes de la Campagne.....	2407 86
Intérêts .....	152 00
Balance du dernier exercice.....	456 38

---

En Caisse au 31 décembre 1880 pour les besoins de 1881.....\$5137 01

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

*Recette de la-Propagation de la Foi pour 1880.*

Ste Monique de Nicolet.....	\$211 33	Rapporté.....	\$1884 96
L'immaculée Conception des Trois-Rivières.....	161 63	Ste Brigitte des Saults.....	10 00
St Antoine de la Baie.....	140 53	St Didace.....	9 00
St Joseph de Maskinongé...	130 00	St Narcisse.....	8 79
St Antoine de la Rivière du Loup.....	97 37	St Sévère.....	7 53
St Léon le Grand.....	91 00	St Stanislas.....	7 50
St Jean-Baptiste de Nicolet	71 00	St Frédéric de Drum- mondville.....	7 00
Seminaire de Nicolet.....	1 61	N.-D. du Mont-Carmel.....	6 36
St Gregoire le Grand.....	67 74	St Célestin.....	5 00
La Visitation de Champlain	60 05	St Christophe d'Arthabas- ka.....	4 20
St Maurice.....	59 77	Ste Hélène de Chester.....	3 48
St Médard de Warwick.....	55 58	St Pie de Guire.....	3 00
Ste Anne d'Yamachiche.....	54 00	St Paul de Chester.....	2 77
St Thomas de Pierreville..	53 00	St Patrice de Tingwick....	2 45
Ste Anne de Lapérade....	50 00	Ste Victoire d'Arthabaska.	2 30
Ste Gertrude.....	45 00	St Paulin.....	2 00
St Edouard de Gentilly.....	44 30	St Eusèbe de Stanfold.....	0 01
St Justin.....	43 72	St Prosper.....	0 00
St Guillaume d'Upton.....	37 00	Ste Perpétue.....	0 00
St Frs-X. de Batiscan.....	33 00	St Luc.....	0 00
La Nativité de Bécancourt	31 55	St Tite.....	0 00
St Félix de Kingsey.....	30 00	Ste Flore.....	0 00
St François du Lac.....	25 00	St Léonard.....	0 00
Ste Angèle de Laval.....	25 77	St Fulgence de Durham...	0 00
St Zéphirin de Courval....	24 26	St Albert et Ste Elisabeth de Warwick.....	0 00
St Pierre les Becquets.....	23 50	Ste Clothilde de Horton...	0 00
St Barnabé.....	22 50	St Elie de Caxton.....	0 00
St Pierre de Durham.....	22 50	St Bonaventure.....	0 00
St Germain de Grantham...	22 00	St Wenceslas.....	0 00
Ste Geneviève de Bastiscan	20 57	Ste Marie Magdeleine du Cap.....	0 00
St Ursule.....	19 60	St Louis de Blandford.....	0 00
Ste Sophie de Levrard.....	17 50	St Jean de Wickham.....	0 00
St Cyrille de Wendoner....	16 00	St Valère de Bulstrode....	0 00
St Michel d'Yamaska.....	15 75	Ste Eulalie.....	0 00
St Etienne des Grès.....	15 02	St Alexis de Hunterstown..	0 00
St Norbert d'Arthabaska...	12 50	Ste Thècle.....	0 00
St Boniface de Shawene- gan.....	12 35	St Eugène.....	0 00
La Visitation de la Pointe du Lac.....	10 71	Forges St Maurice.....	0 00
St David.....	10 25	Par don de succession.....	100 00
Porté.....	\$1884 96	Total.....	\$2066 34

*Appropriation des recettes de la Propagation de la Foi en 1880,  
pour le Diocèse des Trois-Rivières.*

Diocèse de Sherbrooke.....	\$410 00
Impressions, effets et voyages .....	220 00
Annales de la Propagation de la Foi .....	150 00
Aides à quelques prêtres .....	100 00
Missions du St Maurice et Mikinac.....	100 00
“ St Albert et Ste Elizabeth.....	90 00
“ Ste Clothilde de Horton.....	80 00
“ Ste Thècle.....	80 00
“ St Aimé de Kingsey-Falls.....	80 00
“ St Alexis de Hunterstown .....	70 00
“ St Jean de Wickham.....	70 00
“ Ste Eulalie d'Aston .....	70 00
“ St Louis de Blandford.....	70 00
“ Ste Brigitte des Saults .....	70 00
“ St Eugène de Grantham.....	70 00
“ St Elie de Caxton .....	60 00
“ St Paulin .....	50 00
“ St Valère de Bulstrode.....	40 00
“ St Etienne des Grès.....	40 00
“ Ste Sophie de Lévrard .....	30 00
“ Ste Angèle de Laval.....	30 00
“ St Félix de Kingsey.....	30 00
Appropriation totale.....	\$2010 00
Balance en caisse le 31 Decembre 1880.....	70 90
Montant de la Recette .....	\$2080 90

---

Balance de l'année précédente.....	\$14 56
Recette propre de l'année 1880 .....	2066 34
	<hr/>
Appropriation pour 1881.....	\$2080 90
Balance en caisse le 31 Decembre 1881.....	2010 00
	<hr/>
	70 90

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

*Recette de la Propagation de la Foi pour 1880.*

St Antoine .....	\$ 109 00	Rapporté.....	\$1101 64
St Denis .....	108 00	Roxton .....	15 00
St Aimé .....	103 00	St Robert.....	14 00
St Hyacinthe .....	100 20	St Roch.....	14 00
Belœil.....	82 00	Upton .....	13 00
St Césaire .....	48 00	St Hilaire.....	12 10
St Jean-Baptiste.....	42 21	St Jude.....	12 00
Ste Rosalie .....	42 00	St Mathias .....	11 00
St Alexandre .....	40 00	Ste Brigide.....	7 83
St Simon.....	39 00	St Barnabé .....	6 50
Sorel .....	38 45	St Valérien.....	6 00
St Ours .....	38 37	N.-D. de Richelieu.....	5 70
St Sébastien.....	35 10	Ste Victoire .....	5 00
St Grégoire.....	35 00	Farnham.....	5 00
St Théodore.....	32 00	Ste Angèle .....	4 00
St Dominique.....	30 55	St Louis .....	3 95
St Hugues .....	27 50	St Joachim.....	3 75
St Marc.....	26 50	St Damase .....	3 16
N.-D. des Anges.....	21 00	St Paul .....	2 62
St Athanase .....	20 66	St Frs-Xavier.....	2 50
La représentation .....	19 50	Adamsville.....	2 00
St Pie .....	17 15	St Marcel .....	1 72
Milton .....	16 00	Ste Hélène .....	1 29
St Georges.....	15 45	Dunham .....	1 00
St Charles.....	15 00		
Porté.....	\$1101 64	Total.....	\$1254 76

*Dépense.*

Annales.....	\$ 49 17
Impressions .....	262 95
Contrats .....	22 94
Visite Pastorale.....	15 50
Au Diocèse de Sherbrooke .....	904 20
	\$ 1254 76

J. A. GRAVEL, V. G., Sec.

OEUVRE DE ST-FRANÇOIS DE SALES.

*Recette pour 1880.*

En caisse, l'an dernier.....S	17 10	Rapporté.....	\$892 82
St Césaire.....	60 00	St Dominique.....	13 36
St Aimé.....	54 00	St Mathias.....	13 10
Ste Marie.....	51 35	St Barnabé.....	13 05
St Hyacinthe.....	50 58	N.-D. de Richelieu.....	13 00
St Pie.....	50 19	St Alexandre.....	13 00
St Damien.....	45 00	Acton.....	12 75
St Denis.....	39 60	St Ours.....	12 01
St Damase.....	34 40	St Paul.....	10 30
St Antoine.....	34 00	St Robert.....	10 00
Ste Rosalie.....	31 00	St Georges.....	10 00
Ste Victoire.....	30 10	Ste Angèle.....	9 40
St Sébastien.....	29 65	Ste Hélène.....	7 71
St Ilugues.....	29 60	Ste Brigide.....	7 23
St Simon.....	27 00	St Athanase.....	6 00
Leprésentation.....	27 00	St Grégoire.....	6 00
Farnham.....	25 00	St Jean-Baptiste.....	6 00
N.-D. des Anges.....	24 00	Granby.....	6 00
St Jude.....	22 10	St Frs-Xavier.....	5 50
Belœil.....	20 00	Upton.....	4 20
St Charles.....	20 00	Waterloo.....	4 00
Roxton.....	20 00	St Joachim.....	3 75
St Marc.....	18 80	Knowlton.....	3 25
Ste Madeleine.....	18 00	St Valérien.....	3 00
St Hilaire.....	17 15	St Louis.....	2 30
Ste Pudentienne.....	17 00	Adamsville.....	2 10
St Roch.....	15 70	Dunham.....	1 00
Milton.....	14 50		
		Total.....	\$1090 83
Porté.....	\$892 82		

*Dépense.*

Objets de culte.....	\$ 21 50
Eglise de N.-D. des Anges.....	64 50
“ St Armand.....	28 00
Erection de paroisses.....	36 00
Couvent de Granby.....	100 00
Ecole de St Frs-Xavier.....	25 00
“ St Ignace.....	25 00
M. Leduc.....	150 00
M. Petit.....	150 00
M. Rivard.....	150 00
M. Lessard.....	100 00
M. Gill.....	75 00
M. Beaudry.....	50 00
M. St Louis.....	50 00
M. Bertrand.....	50 00
Total.....	\$1075 00
En caisse.....	\$ 15 83

## DIOCÈSE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

*Recette de la Propagation de la Foi pour 1878, 1879, 1880.*

	1878	1879	1880
Notre-Dame du Lac .....		\$2 40	
St Louis du Ha-Ha.....		0 50	\$3 03
St Honoré .....		1 00	0 87
St Modeste .....	\$3 20	2 00	3 05
L'Épiphanie .....	5 75	3 75	3 63
St François-Xavier .....		0 43	3 50
St Georges de Cacouna.....	14 00	26 68	18 50
St Arsène .....	31 60	20 00	15 06
St Jean-Baptiste de l'Île Verte.....	28 00	30 00	31 00
N.-D. des Sept-Douleurs, Île Verte.....	3 00	4 00	2 10
St Paul de la Croix.....	1 30	0 86	
St Clément .....			
St Eloi.....	9 66	8 00	11 64
N.-D. des Neiges, Trois-Pistoles.....	41 60	47 66	48 51
St Jean de Dieu.....	0 95	2 18	1 75
Ste Françoise .....		3 02	0 87
St Matthieu .....		5 32	8 50
St Simon .....	17 00	16 40	15 90
St Fabien .....	26 47	16 00	10 40
Ste Cécile du Bic.....	39 00	26 50	20 25
N.-Dame du Sacré-Cœur .....	9 94		1 30
St Germain de Rimouski .....	58 85	78 56	72 90
Grand Séminaire.....		3 33	3 54
Ste Blandine de Macpès.....		1 00	
St Anaclet.....	10 15	9 50	11 80
St Donat .....			
Ste Luce .....	8 65	5 24	9 67
St Gabriel .....			2 50
Ste Flavie .....	31 05	16 05	31 25
St Joseph de Lepage.....			4 65
Ste Angèle de Mérici .....	2 50		0 64
St Moïse.....			
St Octave de Métis .....	8 70	20 70	6 14
L'Assomption de McNider .....	7 15	6 10	6 50
St Ulric .....			
St Jérôme de Matane .....		27 15	37 10
Ste Félicité .....			3 00
St Norbert du Cap Chat.....		10 50	3 00
Ste Anne des Monts .....	3 25	2 50	2 00
St Maxime de Mont Louis.....	3 00		12 00
Ste Madeleine.....			5 00
St François - Xavier de la Grande Vallée.....			1 32
Ste Cécile de Cloridorme.....			
St Martin de la Rivière au Renard.....		3 44	
St Alban du Cap Rosier .....			
St Albert du Bassin de Gaspé .....	6 50	2 15	8 00
	<hr/>	<hr/>	<hr/>
Porté.....	\$371 27	\$402 92	\$420 81

	1878	1879	1880
Rapporté.....	\$371 27	\$402 92	\$420 81
St Patrice de Douglastown.....		3 50	3 50
St Georges de Malbaie.....	3 51	3 60	
St Pierre de Malbaie.....		0 86	0 70
St Michel de Percé.....	10 00	20 74	8 00
St Joseph du Cap d'Espoir.....			
L'Assomption de la Grande Rivière....	7 77	5 25	2 25
Ste Adélaïde de Pahos.....			
St Dominique de New Port.....			
St Georges de Port Daniel.....	13 50	4 00	1 25
St Godefroi.....			
La Purification de Paspébiac.....			1 30
St Bonaventure.....	21 97	5 50	28 00
St Charles de Caplan.....		2 55	2 50
SS. Anges Gardiens de Cascapédiac..		0 45	
Ste Brigitte de Maria.....		6 20	5 39
St Joseph de Carleton.....	8 75	25 15	21 40
St Jean l'Evangéliste.....		4 34	9 91
Ste Anne de Ristigouche.....			1 00
St Alexis de Métapédiac.....	23 43		
Sault au Cochon.....			1 77
Notre-Dame de Betsiamits.....	4 00	5 00	2 00
St Pierre de la Pointe aux Esquimaux			
Notre-Dame de Natoskouan.....		5 00	
 Total.....	 \$464 20	 \$495 06	 \$509 78

DEPENSE.

A curés et missionnaires.....	\$360 00
A vases et ornements, etc.....	170 00
A Annales.....	25 91
A Sœurs de la Charité (ouvrage).....	5 36
A lot de chapelle.....	2 00
	<hr/>
	\$563 27
Balance en caisse.....	2 40
	<hr/>
	\$565 67

## DIOCÈSE DE CHICOUTIMI

### Recette pour 1880.

Achevéché de Québec.....	\$1000 00	Rapporté .....	\$1114 13
St Alexis.....	1 60	St Irénée.....	10 00
Anse St Jean.....	4 34	N. D. de Laterrière.....	19 72
Baie St Paul.....	37 00	Malbaie.....	29 00
Chicoutimi.....	22 62	Mille Vaches.....	5 03
Eboulements.....	18 57	Petite Rivière St François..	7 05
St Fidèle.....	20 00	Tadoussac.....	2 05
Hébertville.....	10 00	St Urbain.....	3 20
Porté.....	<u>\$1114 13</u>		<u>\$1190 18</u>

### Dépense.

Au Missionnaire de St Prime.....	\$ 50 00
A la Chapelle de St Prime.....	100 00
Au Missionnaire de St Fulgence.....	175 00
“ “ Anse St Jean.....	150 00
“ “ Tadoussac.....	200 00
“ “ Escoumins.....	16 00
“ “ Mille-Vaches.....	100 00
“ “ St. Siméon.....	110 00
“ “ St Capien.....	25 00
“ “ Sauvages.....	50 00
A la Chapelle d'Alma.....	25 00
Pour vases sacrés, etc.....	100 00
Pour les Annales.....	18 00
Déficit de l'année précédente.....	36 00
	<u>\$1155 00</u>

Recette.....	\$1190 18
Dépense.....	<u>1155 00</u>
Balance en mains.....	\$ 35 18

## ETATS-UNIS—NÉBRASKA.

---

Nous empruntons aux Annales de la Propagation de la Foi de Lyon la lettre suivante, que Mgr O'Connor, vicaire apostolique du Nébraska, Etats-Unis, écrivait, le 13 décembre 1879, à MM. les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

“ Omaha, 13 décembre 1879.

“ Messieurs,

“ Le 19 juin, accompagné d'un père Jésuite, je quittai Hélène Montana, pour faire une visite à la mission des Têtes-Plates de Saint-Ignace dans la partie occidentale du territoire de Nébraska.

“ En deux heures, nous atteignîmes à cheval la chaîne principale des Montagnes Rocheuses, qui distribue ses eaux d'un côté aux affluents de l'Atlantique, de l'autre à ceux du Pacifique.

“ Il faisait un temps superbe et nous gravîmes à pied la montagne sur une longueur de cinq milles (environ huit kilomètres). Parvenus près des neiges perpétuelles, nous pouvions, en attendant l'arrivée de la diligence, jouir de la fraîcheur de la brise et admirer le sublime spectacle qui s'offrait de tous côtés à nos regards.

“ Durant un mille, nous avançâmes péniblement sur un plateau de glaise épaisse et de sable, puis nous commençâmes à descendre les pentes du côté de l'Océan Pacifique. D'abord, nous marchâmes lentement et avec précaution à cause des dangers de la route ; mais ensuite nous prîmes une allure rapide jusqu'à la rivière des Petits-Pieds-Noirs, dans la vallée inférieure. A une hutte abandonnée que nous rencontrâmes, se rattache une histoire de sang et de vengeance comme on en entend raconter souvent en voyageant dans ces montagnes.

“ Cinq milles plus loin, nous arrivâmes à la station où nous devons changer de chevaux et où nous attendait un confortable diner.

“ Dans l’après-midi, nous reprîmes notre course le long de la rivière des Petits-Fieds-Noirs à travers des vallées profondes sur un chemin bordé de gazon et de fleurs. Nous devions souvent laisser la voiture et gravir des rampes qui auraient mis à l’épreuve les pieds même d’une chèvre ; d’autres fois, remontés dans la diligence, nous descendions des pentes que des enfants téméraires n’auraient pas osé affronter. Le soir, après avoir gravi un monticule escarpé, nous aperçûmes tout à coup Deer Lodge et sa magnifique vallée. Au milieu, la rivière de Deer Lodge roule ses eaux, cachées par un bois de cotonniers. Au delà, le sol présente une vigoureuse végétation s’étendant jusqu’aux forêts de pins qui couvrent les flancs des montagnes. Plus haut se dressent des rochers aux proportions gigantesques ; et comme couronnement à cet imposant panorama, le mont Powel, et les sommets neigeux de la chaîne de Deer Lodge. L’apparence générale de ces crêtes est celle de la mer agitée par une violente tempête ; mais les flots de l’Océan ne sont qu’une miniature auprès de ces puissants soulèvements de l’écorce terrestre.

“ La transition du sublime au ridicule est souvent brusque et facile. Moins d’une heure après ce ravissant tableau, nous étions profondément enfoncés dans la boue de la vallée. Il fallait nous en tirer pourtant et gagner la terre ferme. La pelle, cet indispensable instrument des voitures qui circulent dans les Montagnes Rocheuses, est mise alors à réquisition. On ouvre un passage devant les roues embourbées ; le conducteur remonte sur son siège et nous montre de quoi sont capables dans les difficultés de la route, ici surtout, les gens de sa profession. L’attelage est agacé et excité, le cocher prend les rênes promptement, parle à ses chevaux avec douceur, les appelle par leurs noms, les encourage, les presse. Ceux-ci tirent, mais par secousse, et s’enfoncent jusqu’au poitrail. Enfin, après quelques excitations plus énergiques, un cri sauvage et une bonne distribution de coups de fouet, les chevaux se jettent ensemble sur le collier et sortent du bourbier, essoufflés, mais triomphants.

“ A Deer Lodge, nous passâmes la nuit dans le petit hôpital des Sœurs de la charité, où, deux mois plus tard, les blessés de la bataille de Bey-Hole trouvèrent du repos, un refuge et les tendres soins prodigués dans ces asiles.

“ Le lendemain matin, nous continuâmes notre voyage. Nous fûmes durant cette journée et la suivante à la merci de conducteurs ivres. Maintes fois nous échappâmes comme par miracle à une mort imminente. Je ne mentionnerai qu'un fait.

“ A trente milles à l'est de Missoula, nous rencontrâmes un monticule escarpé qu'il fallait gravir à pied. Nous étions dans un chariot découvert ; car la veille, en versant, la diligence s'était brisée. L'eau-de-vie, nous dit-on, n'avait pas été étrangère à l'accident. Nous remontâmes dans le chariot, et nous étions à peine assis que le conducteur fouetta ses chevaux et se mit à descendre d'une allure furieuse. Le chemin était juste assez large pour notre véhicule. D'un côté un mur de rochers ; de l'autre un précipice presque perpendiculaire, au fond duquel coule la rivière de Deer Lodge grossie par des pluies récentes. J'ordonne au conducteur de serrer le frein, mais il était trop ivre pour m'entendre. Un de ses camarades assis à côté de lui et dans le même état, nous répond qu'il n'y a pas besoin de serrer le frein en descendant, mais qu'il faut au contraire aller plus vite. Ainsi point de remède, nous devons rester où nous sommes, nous cramponner aux côtés du chariot et prier. A chaque nouvelle pente de la route, et il y en avait beaucoup, les chevaux prenaient le galop. Nous allons ainsi jusqu'à notre arrivée dans la vallée.

“ Nous passons le reste du jour à marcher lentement sous un soleil de feu ; le thermomètre marque 90 degrés Fahrenheit (33° Réaumur) ; pas un souffle d'air ; des nuées de moustiques nous tourmentent jusqu'à 7 heures du soir, heure où nous atteignons Missoula, le dernier endroit civilisé du nord-ouest.

“ Nous rencontrons là deux Pères jésuites, l'un de la mission de Sainte-Marie dans la vallée de Bitter-Root, l'autre de la mission de Saint-Ignace. Nous passons la nuit dans un hôpital tenu par les Religieuses de la Providence.

“ Le lendemain, de bonne heure, nous partons pour arriver à notre destination. Après avoir parcouru à cheval douze milles dans la vallée de Missoula, nous nous engageâmes dans un *canon* (passage étroit). Il n’y avait place que pour la route et le lit du torrent de la montagne, aujourd’hui petit cours d’eau, mais qui, dans la saison des pluies, coule avec impétuosité. Nous fîmes péniblement l’ascension de ce *canon*, et nous parvînmes à un plateau tout émaillé de fleurs, planté de pins, et environné de montagnes gigantesques. De légers nuages formaient pour ainsi dire une voûte qui reliait entre eux les sommets, posés, et la vallée présentait l’aspect d’une vaste salle ou d’un temple, mais d’un temple qui n’est pas fait de la main des hommes. Sur la lisière des bois, à notre droite, étaient quelques huttes, et, dans la prairie, les Indiens creusaient la terre pour chercher des racines amères, leur nourriture favorite. La recherche des plantes amères, hélas ! combien dans ces beaux pays sont occupés de ce soin !

“ C’était la première fois que je voyais les Indiens chez eux, et privés de toutes relations avec les blancs. La tête nue, enveloppés dans des couvertures de couleurs voyantes, ces hommes qui allaient et venaient dans les hautes herbes recueillant une nourriture misérable au milieu d’une solitude sublime et remplie d’attraits, firent sur moi une impression profonde et pénible. C’étaient des hommes ; mais qu’ils ressemblaient peu aux autres. C’étaient des sauvages, dont la triste condition avait été rendue insupportable par la civilisation qui les entourait. Eux, les maîtres du sol, ils en avaient été chassés par une cupidité sans pitié et sans remords. Pouvait-on voir sans être ému de compassion et sans être indigné contre leurs oppresseurs ces malheureux remuer une terre qui, sans l’injustice des blancs, aurait rapporté de riches moissons. Telles étaient mes pensées en traversant ce magnifique pays qui confine au territoire des Têtes-Plates.

“ Une course d’environ cinq milles nous conduisit à la vallée de Jocko, l’une des plus belles du Montana. Elle peut avoir quinze milles de long sur environ quatre de large ; elle est entièrement entourée par de hautes montagnes dont les pics neigeux s’aperçoivent d’une distance de plus de 30 milles.

“ Au loin à droite, nous voyons les bâtiments de l'Agence et au nord quelques cabanes et des huttes occupées par les Indiens. Nous nous arrêtasmes pour dîner à l'Agence, où nous reçûmes la plus cordiale hospitalité de M. Ronau, tout récemment nommé à ce poste.

“ Laissez-moi maintenant vous donner quelques renseignements sur les agents pour les Indiens. Ces fonctionnaires sont désignés par le président des Etats-Unis avec l'agrément du Sénat. Leur charge dure quatre ans, et leur traitement annuel est de 1,500 dollars (7,550 fr). Leurs attributions, telles qu'elles ont été définies par les statuts révisés des Etats-Unis, sont de diriger et de surveiller dans le ressort de l'Agence les relations avec les Indiens. Ces statuts disent en outre que, à l'exception des crimes dont le châtimeut a été l'objet de réserves expresses, les lois générales des Etats-Unis doivent être appliquées dans tout le territoire indien. Les Indiens doivent vivre dans les réserves qu'ils ont choisies ou dans lesquelles ils ont été relégués : ils ne peuvent pas les quitter, pas faire de commerce, ni avoir des relations avec les blancs, ou avec d'autres Indiens, sans la permission de leurs agents.

“ Il résulte de ces statuts que les pouvoirs des agents forcément vagues et illimités deviennent, dans la pratique, complètement arbitraires. Quel recours en effet à l'Indien contre un abus d'autorité de la part de l'agent ?... L'expérience a déjà donné la réponse. La loi ne soumet les actes de l'agent qu'à un contrôle inefficace : il est seul avec sa tribu et se trouve littéralement le maître absolu de ceux qu'ils surveille. Il y a bien sans doute dans la réserve un médecin, un interprète, des fermiers, des industriels ; il peut y avoir des maîtres d'école ; mais tous dépendent de lui, ou sont ses amis par leur position, et sont par conséquent plus portés à cacher ses abus qu'à les signaler. Les cas de très graves injustices ou de méfaits très-nombreux peuvent seuls parvenir au ministère ou aux commissaires des affaires indiennes, et même alors quel est le remède ? Tout au plus le rappel de l'agent et la nomination d'un autre qui marchera certainement sur les traces de son prédécesseur. Une autorité ainsi irresponsable qui mettrait fortement à l'épreuve une vertu ordinaire

donne aux hommes sans probité et dépravés, le moyen de commettre toutes sortes d'iniquités. Or, les titulaires sont, sauf un petit nombre, précisément de cette dernière catégorie. Quoi d'étonnant alors qu'ils exercent leurs fonctions dans l'unique but de s'enrichir, et que leur rapacité ingénieuse et impitoyable pousse les pauvres sauvages au plus affreux désespoir ?

“ À mon avis, le seul remède à cet état de choses serait de confier entièrement à des militaires l'administration des affaires indiennes. Les officiers de notre armée comprennent l'Indien mieux qu'aucune autre classe d'hommes ; ils apprécient ses bonnes qualités, ont de l'indulgence pour ses fautes, de la sympathie pour lui et ne désespèrent pas de pouvoir l'élever au dessus de sa condition actuelle si dégradée et si abandonnée. J'ai entendu, cet été, un officier supérieur dire que dans les trente-huit années de sa vie militaire, dont la plus grande partie s'était écoulée sur la frontière, les Indiens, selon lui, n'avaient jamais eu tort dans leurs différends avec le gouvernement ou avec les colons. J'ai entendu un autre officier supérieur assurer que, s'il avait été Sitting Bull, il ne se serait jamais soumis, parce que ce chef et les hommes de sa race avaient été atrocement maltraités par le gouvernement et le peuple du pays. Un troisième, qui avait passé huit années dans le Yellow-Stone, me dit que, si on l'y autorisait il était sûr de réussir à civiliser les Indiens de cette région en dix ans. Naturellement il faut faire la part des difficultés d'une telle entreprise, et je ne cite son opinion que pour montrer ce que des militaires pensent des Indiens.

“ Personne ne met en doute l'intégrité de nos officiers et leur capacité pour administrer efficacement les affaires indiennes. Pourquoi ne pas les leur confier ?

“ On permettrait aux Indiens d'occuper la patrie de leurs ancêtres et leurs terres de chasse, ou bien de vivre dans les réserves assignées à une distance convenable des postes militaires, avec des missionnaires de leur choix, et d'après les lois et les coutumes de leur tribu. Des provisions leur seraient fournies par le quartier-maître ; on interdirait aux trafiquants de faire du commerce avec eux ou même de les approcher,

excepté une ou deux fois par an dans les postes et sous la surveillance des officiers locaux. Chaque commandant, comme dans les possessions anglaises, les obligerait à garder la paix entre eux et avec les tribus environnantes, et les protégerait contre les colons blancs. En agissant ainsi, la question indienne recevrait, j'en suis sûr, une prompte, facile et satisfaisante solution.

“ Après avoir visité les différents bureaux et ateliers de l'Agence, nous continuâmes notre voyage vers le nord. En quelques endroits le riche sol de la vallée était couvert de sable et de pierres a portées du haut des montagnes par les pluies; mais là encore croissaient des fleurs brillantes. Quand la conversation languissait, j'étais envahi par ce sentiment étrange qu'apporte avec elle la solitude. Le seul bruit que j'entendais était produit par les roues ou par le sabot de nos chevaux. Les seuls êtres vivants dans le paysage étaient un petit troupeau à notre droite au pied d'une colline; mais il était trop éloigné pour que, même avec une lunette, nous pussions voir si c'étaient des élans ou des animaux domestiques. Par delà ces collines vivent en sûreté et en grand nombre des loups, des chats sauvages, des ours noirs, bruns et gris; mais aucun de ces animaux ne se montra. Nous n'aperçûmes pas même la gracieuse antilope, qui cherche sa pâture sur les plus grandes routes de l'ouest et qui bondit sous les yeux du voyageur.

“ Au milieu de ce panorama sublime, j'étais tenté à tout moment de m'écrier : “ Montagnes et collines, bénissez le Seigneur; louez et exaltez-le sur toutes choses.” Ce spectacle, en effet, ne peut inspirer des idées purement mondaines. Audessus de nous, un ciel aussi beau que celui de l'Italie; en bas, une vallée plus ravissante que la vallée de Cachemyr telle qu'elle est décrite par le poète, ou que la patrie imaginaire de Rasselas une eau limpide circulant à travers des prairies émaillées de fleurs; des vallons sombres et mystérieux; des cimes de montagnes surpassant en hauteur et égalant en grâce et en beauté les perspectives du Righi, de la Jungfrau et du Matterhorn; montagnes, torrents, vallées, sans histoire, sans nom, que les touristes n'ont pas parcourus, que les poètes n'ont pas chantés. Sous le charme de cette nature

grandiose, je croyais être complètement en dehors du monde.

“ Sur le point de sortir du Jocko nous rencontrons tout près un poste tenu par un sang-mêlé. Une demi-douzaine de dogues indiens semblent seuls le garder ; ils bondissent autour de nous en aboyant, et grondant avec fureur.

“ Nous entrons dans un défilé obscurci par des pins et obstrué par d'épaisses broussailles. Le passage est si étroit, qu'il y a place à peine pour la route et pour un ravin. Heureusement nos courageux chevaux sont habitués à de telles aventures ; aussi nous amènent-ils bientôt à la lumière du soleil et sur un chemin passable.

“ Nous tournons au sud, et bientôt nous apercevons pour la première fois la mission de Saint-Ignace. Ses cabanes en bois, ses huttes, l'église et le presbytère semblent écrasés par le voisinage des imposantes montagnes qui les couvrent de leur ombre.

“ Nous descendons rapidement, et en une demi-heure nous sommes au village. Notre première visite est pour l'église, beaucoup plus belle qu'on ne pourrait l'espérer dans une telle localité. Construite dans le style roman avec des colonnes et une abside, elle a 90 pieds de long sur 40 de large. Le plan fut tracé par le Père Ravalli et exécuté il y a une quinzaine d'années par les Indiens sous la direction d'un autre Père. Ce temple a des autels latéraux, des statues et des peintures ; mais les ornements sont un peu trop éclatants, bien que, par cela, ils soient plus conformes au goût des chrétiens indigènes.

“ Une plate-forme carrée de huit à dix pieds occupe la place de la chaire ; on y voit un crucifix en bois sculpté par le père Ravalli, œuvre d'un rare mérite pour un amateur.

“ Davant la plate-forme dans la nef est un petit coffre qui ressemble à une boîte d'oranges rétrécie à l'une de ses extrémités. On ne peut se méprendre sur sa destination ; un corps d'enfant qui va bientôt tomber en poussière y est renfermé, et sa mère la sainte Eglise déposera dans la terre cette épave du désert, aussi tendrement et avec les mêmes cérémonies que si cet enfant était né pour porter une couronne. Après quelques moments passés à contempler le

grossier cercueil, il me sembla que la terre était un peu moins malheureuse et le ciel plus joyeux.

“ En sortant de l'église nous rencontrons un Père et une cinquantaine d'Indiens, hommes, femmes et enfants. Ayant appris notre arrivée, ils sont venus voir et saluer la première robe violette qui ait visité leurs montagnes. Je trouve une centaine d'yeux brillants, curieux et francs braqués sur moi, et je m'aperçois que je pose pour mon portrait. Jeunes et vieux se groupent autour de moi, me prennent la main avec des paroles de bienvenue que je regrette d'avoir oubliées. Leur joie est aussi expansive qu'elle est simple et sincère. Tous portent des couvertures de différentes couleurs, des *boggings* et des mocassins. Ils vont nu-tête, leur longue chevelure tombant librement sur leurs épaules. Je suis étonné de leur tenue belle et régulière, de leur port droit et de leur aspect vigoureux.

“ Parmi eux, un octogénaire, drapé dans une couverture blanche, attire particulièrement mon attention. Seul il porte une coiffure ; c'est un bonnet de velours flottant, bordé de fourrure de castor. Sa taille est courte ; la peau de sa poitrine forme des plis profonds ; il est droit comme une flèche, et sa figure, couleur de pain bis, est toute sillonnée par le jeu des muscles. Le feu de sa jeunesse païenne brille encore dans son regard, mais la foi et la piété chrétienne ont jeté comme une auréole sur son attitude, qui sans cela paraîtrait terrible. Tout en le regardant, je ne pus m'empêcher de me dire : “ Que n'auraient pas donné un Rubens et un Van-Dyck pour le voir et le dessiner ? ” Parmi les femmes, hélas, aucune n'aurait pu faire une héroïne. Sur leur visage je vois une trace, mais seulement une trace de cette expression d'amère douleur que porte la femme dans tous les pays païens. Ici, il est vrai, elle n'est pas chargée de tous les ouvrages pénibles qui lui incombent suivant les coutumes des tribus ; tous ses droits les plus sacrés sont respectés ; mais ici même elle serait regardée comme un souffre-douleur par ses sœurs plus favorisées dans les Etats de l'Union américaine.

“ Les petits enfants, assis sur les épaules de leurs mères, me contemplent avec étonnement ; j'admire leurs yeux

pareils à ceux des gazelles, la beauté et l'innocence de leurs visages. Ce spectacle, nouveau pour eux, leur arrache des exclamations de joyeuse surprise ; ils m'attirent vers eux ; leurs mères prennent plaisir à ces enfantillages, et les hommes rient aux éclats.

“ J'adresse aux Indiens quelques remerciements qui sont traduits dans leur langue, le selish, et je me rends à la résidence des Pères. Pendant vingt minutes, la cloche de l'église sonne pour appeler les habitants à la prière. Je me tiens à la fenêtre du parloir pour les voir arriver. Ils viennent de différentes directions, vieux et jeunes, hommes vigoureux, enfants, et les mères portant les plus petits sur leur dos ; ils s'approchent de la croix de mission devant l'église, baisent pieusement ce signe de leur rédemption, et entrent dans le temple.

“ Pendant qu'ils font leurs dévotions, on me raconte qu'ils se réunissent tous les matins à 6 heures et demie pour la prière et la messe. Après la messe, on donne une instruction sur le catéchisme qui dure un quart d'heure. Les femmes et les enfants assistent à un entretien du même genre dans la matinée. Le soir, au coucher du soleil, tous s'assemblent dans l'église pour la prière précédée ou suivie d'une troisième instruction. Les dimanches, à 9 heures du matin, grand'messe et sermon ; dans l'après-midi, bénédiction ou chemin de la croix et une instruction. Le plus grand nombre s'approche des sacrements une fois par mois ; beaucoup le font une fois par semaine ou même plus souvent. Parmi les douze cents Indiens de la mission, il n'y en a pas plus de cinq ou six qui négligent leurs devoirs religieux, et encore uniquement parce qu'ils sont retournés à la polygamie. Ils aiment surtout beaucoup à se confesser, et quelques-uns d'entre eux, si on le leur permettait, le feraient plus d'une fois par jour. Un Père me raconta que, pendant qu'il était avec eux à la chasse aux buffles, au milieu de la nuit un Indien scrupuleux le tirait par les pieds et lui demandait d'entendre sa confession. J'ajouterai que beaucoup de croyants de la race blanche ne sont pas accoutumés à en faire autant.

“ Cependant, c'est de ces mêmes Indiens que le Père

Point, un de leurs premiers missionnaires, écrivait en 1848 :  
“ Il n’y a pas un quart de siècle, les Cœurs d’Alène étaient  
“ si insensibles que, pour les peindre au naturel, leurs pre-  
“ miers visiteurs leur avaient appliqué justement le nom  
“ étrange qu’ils portent encore. Leur esprit était si borné  
“ que, tout en rendant un culte divin à tous les animaux, ils  
“ n’avaient aucune idée ni du vrai Dieu, ni de leur âme, ni  
“ par conséquent d’une vie future. En résumé, c’était une  
“ race d’hommes si dégradés, qu’ils n’avaient conservé de la  
“ loi naturelle que deux ou trois notions très-obscurcs, aux-  
“ quelles bien peu se soumettaient dans la pratique. Cepen-  
“ dant je dois le dire à l’honneur de la tribu, elle a toujours  
“ eu dans son sein des âmes d’élite qui n’ont jamais courbé  
“ le genou devant Baal. Je connais des Indiens qui, depuis  
“ le jour où le vrai Dieu leur fut prêché, n’ont jamais eu  
“ à se reprocher l’ombre d’une infidélité.” (*Ind. Sketches*, p. 16.)

“ La piété n’a diminué en rien la bravoure des Têtes-Plates, la plus belliqueuse peut-être de toutes les tribus des Montagnes Rocheuses ; car, depuis comme avant leur conversion, ils ont conservé leur supériorité sur leurs voisins les Sioux et les Pieds-Noirs.

“ De nouveau, je suis à la fenêtre du parloir, attiré cette fois par un chant mélancolique qui vient du dehors. Une procession sort de l’église en chantant ce que je crois être le *Miserere*. Pourtant c’est, m’a-t-on dit, un hymne funèbre dont ces Indiens, avant leur conversion, se servaient pour les funérailles de leurs guerriers ; il a été arrangé par un de leurs premiers missionnaires et adapté au psaume sacré que je viens d’entendre. Les hommes ouvrent la marche, les femmes suivent. Vient ensuite la bière que nous avons vue dans l’église ; elle est soutenue par quatre hommes et couverte d’un voile noir. Derrière la bière, marchent le porte-croix et les acolytes ; l’un d’eux a un vase d’eau bénite ; enfin le prêtre avec sa barrette et sa chape. Ils s’avancent lentement et pieusement vers le cimetière éloigné de 500 pas ; ils chantent tout en marchant jusqu’à ce qu’ils soient hors de vue. La frêle dépouille étant déposée dans son dernier lit de repos, les Indiens affligés reviennent en groupes ; et, comme la cloche sonne l’*Angelus*, je suis étonné de les voir cesser tout à

coup leurs conversations, prendre une attitude recueillie, et rester immobiles comme des statues jusqu'à la fin de la prière.

“ Dans la soirée, j'obtins des Révérends Pères la plupart des détails que je vais donner sur ce peuple. On ignore à quelle époque, par qui et pourquoi ils ont été ainsi appelés Têtes-Plates. L'usage, en effet, d'aplatir le crâne des enfants, en faveur chez les Chinooks et d'autres tribus sur les bords du Pacifique, n'a jamais existé ici. Depuis un temps immémorial, ils occupent le même district qui s'étend depuis le lac des Têtes-Plates, à quarante milles au nord de Saint-Ignace, jusqu'à la vallée de Bitter-Root, à soixante-dix milles au sud de la même mission.

“ Ils furent visités par Leevis et Clarck en 1806-1807, et sont mentionnés sous le nom d'Hopilpo. Divisés en dix tribus, dont les principales sont les Pendants d'Oreilles, les Cœurs d'Alène, les Kalispels et les Kootenay, tous parlent au fond la même langue, le selish, avec quelques différences de dialectes.

“ Leur conversion au catholicisme date de 1841. Ils avaient réclamé en 1838, à Saint-Louis, des missionnaires ; mais, en route, les délégués furent tous massacrés par les Indiens serpents d'Idaho.

“ A la fin de 1840, ils envoyèrent une seconde députation qui atteignit heureusement Saint-Louis, y passa l'hiver et revint au printemps avec le P. de Smet, trois autres Pères et trois Frères coadjuteurs. La première mission fut établie à Sainte-Marie, de la vallée de Bitter-Root ; une seconde, quelques années plus tard, chez les Kalispels, et, en 1854, celle de Saint-Ignace par le R. P. Adrien Hocken. Dans l'intervalle, la nation tout entière s'était convertie, et aujourd'hui elle ne compte pas un seul païen.

“ Depuis cette époque, ils ont toujours été les fidèles amis des blancs, dont ils se font gloire de n'avoir jamais versé le sang. De fait, leur bonne conduite leur a mérité à diverses reprises les éloges des officiers du gouvernement. L'honorable Isaac J. Stéphens, gouverneur du territoire de Washington, disait d'eux dans son rapport pour l'année 1854 : “ Vous connaissez déjà le caractère des Têtes-Plates. Ce sont

“ les meilleurs Indiens des montagnes et des plaines, hon-  
“ nêtes, braves et dociles. Ils n’ont besoin que d’encourage-  
“ ment pour devenir de bons citoyens. Ils sont chrétiens, et  
“ nous sommes assurés qu’ils vivent d’après les principes  
“ chrétiens.”

“ Il y a maintenant douze cents Indiens de différentes tribus, mais principalement des Pendants d’Oreilles, à la mission de Saint-Ignace, et cinq cents à celle de Sainte-Marie dans la vallée de Bitter-Root.

“ La réserve Jocko, qui mesure soixante-dix milles carrés et renferme la mission de Saint-Ignace, fut établie en 1855. Le traité de Hell-Gate, approuvé le 8 mars 1859, reconnaissait toutes les terres des Têtes-Plates sans aucune restriction de la part du gouvernement ; par là il semblait leur garantir la possession de leurs champs à Bitter-Root. Cependant un ordre du président Grant, daté du 14 novembre 1871, exigea le refoulement des Têtes-Plates dans la réserve Jocko. Par le même traité de Hell-Gate, des allocations annuelles de 6,000 à 3,000 dollars (de 30,000 à 15,000 fr.) devaient être pendant vingt ans accordées à trois tribus ; elles ne leur ont pas été payées ces trois dernières années, mais elles ont été données à l’agent pour être employées par lui dans leur intérêt, de la manière qu’il jugerait la meilleure. Il est à peine nécessaire de dire où l’agent jugea que ces sommes feraient le plus de bien, et que les Indiens n’en ont jamais vu un centime.

“ La même année, une annuité de 5,000 dollars fut promise pour dix ans aux Indiens de Bitter-Root qui se fixeraient à l’agence. Huit seulement acceptèrent la proposition et touchent l’annuité. Les autres Indiens ne reçoivent aucune assistance du gouvernement. Ils pourvoient à leurs besoins surtout par la chasse. La chasse au buffle commence en septembre et continue jusqu’à l’hiver ou jusqu’au printemps, selon qu’elle est plus ou moins fructueuse. Le reste de l’année ils chassent le petit gibier pour se procurer de la viande fraîche ; ils pêchent, et au commencement de l’été ils déterrent les *bancas* et des racines amères, font des provisions d’oignons sauvages, de poires et d’autres fruits. Ils font sécher la viande de buffle et renferment une

partie des racines dans une sorte de pâte pour l'hiver. La chasse au buffle a une influence pernicieuse, car elle les met en contact avec les Pieds-Noires païens sur la rivière du Soleil, avec les Sioux sur le Yellowstone, et partout avec des blancs pires que les païens. Quelques-uns cultivent de petites fermes, vendent des pelleteries dans les villages voisins, du bétail et des chevaux. Ils disent qu'ils n'ont pas besoin des secours du gouvernement, et ils ne peuvent souffrir la vue d'un agent.

“ Dans le partage des agences entre les Eglises, fait par le gouvernement en 1870, l'agence Jocko fut assignée aux catholiques.

“ Il y a en tout soixante-douze agences indiennes. Dans quarante d'entre elles, nous avons eu des missions pendant de nombreuses années ; dans beaucoup d'autres, tous les Indiens chrétiens, ou du moins la grande majorité, étaient catholiques ; dans quelques-unes, les Indiens avaient été catholiques pendant des siècles. En 1870, nos missionnaires avaient la possession presque incontestée de ce pays. Dans les trente-deux autres agences, il y avait quelques catholiques, mais pas de mission permanente. Cependant, sur 72 agences, 7 seulement nous furent assignées, et 80,000 Indiens catholiques furent placés sous la direction spirituelle et temporelle de diverses sectes protestantes.

“ Mais comment ont-elles exercé cette direction ? M. J. B. A. Brouillet, du bureau catholique indien, me dit qu'elles ont été jusqu'à interdire l'accès des agences aux prêtres catholiques qui désiraient s'y rendre afin de pourvoir aux besoins des Indiens catholiques, et que le bureau indien a dernièrement approuvé de tels procédés, affirmant son droit d'exclure tout prêtre d'une réserve. On cite comme preuve de cette usurpation, cet exemple d'un prêtre résidant en Californie : sans aucune forme de procès, il a été, il y a quelque temps, chassé d'une réserve, jeté en prison, et frappé brutalement. L'attention du ministère ayant été appelée sur ce fait, les commissaires des affaires indiennes approuvèrent les abus de pouvoir de l'agent.

“ Les Osages, dit un rédacteur du *Catholic World*, établis “ maintenant dans le territoire indien, sont et ont été long-

“ temps presque entièrement catholiques. Mais ils furent  
“ donnés aux Quakers, et l’ami Gibson rendit un édit inter-  
“ disant aux prêtres ou aux instituteurs catholiques la rési-  
“ dence dans les réserves.

“ Les Indiens envoyèrent au Président une supplique  
“ demandant que leurs anciens missionnaires et instituteurs  
“ leur fussent rendus ; on ne tint aucun compte de leur péti-  
“ tion. Ils députèrent à Washington une délégation compo-  
“ sée du gouverneur, des chefs et des conseillers des nations  
“ des Grands et des Petits Osages qui, dans un mémoire  
“ adressé au secrétaire-adjoint de l’Intérieur, s’exprimaient  
“ ainsi : “ Les missionnaires catholiques ont vécu pendant  
“ plusieurs générations au milieu de notre peuple. La  
“ grande majorité appartient à la religion catholique et la  
“ juge bonne ; notre peuple est redevable aux missionnaires  
“ catholiques de tous les bienfaits du christianisme et de la  
“ civilisation dont il jouit maintenant. Depuis que les Pères  
“ nous ont été enlevés, nous avons fait fort peu de bien et  
“ bien peu de progrès. Toute notre nation est désolée, et  
“ nous avons prié continuellement le Grand Esprit d’inspirer  
“ à notre père le Président la pensée de nous les rendre.  
“ Nous avons confiance qu’il le fera, parce que, en 1865,  
“ quand nous signâmes le traité, les commissaires nous  
“ promirent que, si nous le signions, on nous rendrait nos  
“ missionnaires.” Le secrétaire promit de présenter leur  
“ mémoire au Président, mais, malheureusement, M. Gibson  
“ les avait suivis à Washington. Aussi le mémoire disparut  
“ du ministère. Le général Ewing, commissaire du bureau  
“ indien catholique, qui en avait une copie imprimée avec  
“ le certificat du secrétaire, se hâta de l’apporter. Alors une  
“ contre-pétition, que l’on prétendait venir des Osages et de  
“ leur pays même, fut peu après reçue par le commissaire  
“ des affaires indiennes ; mais, dit le général Ewing, elle  
“ avait été évidemment fabriquée par des blancs intéressés,  
“ et les signatures des Indiens y avaient été apposées à leur  
“ insu.

“ En présentant un troisième mémoire des Osages au  
“ ministère de l’Intérieur, le même général disait : “ Leurs  
“ demandes n’ont pas été entendues, et maintenant, en ma

“ qualité de représentant des missions indiennes catholiques, ils me chargent de faire une dernière démarche. La pétition d’un peuple sans défense, pour obtenir simplement justice, entre les mains d’un grand gouvernement, est le plus puissant appel que mon esprit et mon cœur peuvent concevoir. C’est clair et net comme le jour. Vous devez donner cette agence à l’Eglise catholique, ou bien vous devez annoncer que le président Grant a changé de politique et qu’il veut maintenant imposer à chaque tribu indienne la forme de christianisme qu’il juge la meilleure pour elle.” Mais tout fut inutile. L’ami Gibson gagna sa cause et, bien que, depuis, il ait été contraint de se retirer de l’agence, elle est encore entre les mains des Quakers.”

“ Et de telles choses se passent non pas en Prusse, en Russie ou en Turquie, mais ici où l’union de l’Eglise et de l’Etat et la persécution en matière de religion étaient censées avoir cessé avec les colonies et être contraires à un des principes fondamentaux de la constitution fédérale.

“ A la mission de Saint-Ignace, les Pères ne reçoivent aucune assistance du gouvernement. Ils se suffisent par leurs fermes, leurs troupeaux et leurs moulins. Ils donnent du travail à vingt Indiens, et beaucoup d’autres s’estimeraient heureux d’être également occupés, s’il y avait de l’ouvrage.

“ La communauté se compose de deux prêtres et de quatre Frères coadjuteurs. Les frères travaillent eux-mêmes et surveillent les Indiens employés dans la ferme et dans les moulins. Il y a dans le village un moulin à farine, une scierie mue par un cours d’eau, et une imprimerie. Le P. Giorda prépare la publication d’un dictionnaire de la langue selish, d’environ 800 pages, qui sera imprimé à Saint-Ignace ; une brochure en selish de récits tirés de la Sainte-Ecriture, de 140 pages, sortant de cette imprimerie, me fut offerte à l’occasion de ma visite.

“ Il y a aussi à Saint-Ignace un convent de sœurs de la Providence de Montana, établi depuis une douzaine d’années, avec pensionnat et externat pour les filles. Dans cette école, les branches ordinaires d’une bonne éducation sont enseignées. Les sciences élevées sont, bien entendu, exclues, et

on donne à la broderie une attention particulière. Toutes les élèves sont formées aux occupations du ménage et aux travaux du jardinage ; chacune a une parcelle de terre à cultiver. Elles furent fières de me montrer leurs petits jardins, et insistèrent pour me faire goûter leurs fraises, les plus grosses et les plus délicieuses que j'aie jamais vues et mangées. Quiconque a visité des couvents sait avec quelle propreté ils sont entretenus ; cependant l'ordre de cette maison surpassait tout ce que j'avais vu dans ce genre. En dehors de l'enseignement, les Sœurs visitent les malades dans le village et aux environs et leur fournissent gratuitement les remèdes.

“ Les Pères me disent que l'éducation donnée dans cette maison élève les jeunes filles si au-dessus de la condition de leurs familles, que quelques-unes d'entre elles, rentrées chez leurs parents, prenaient en dégoût leur genre de vie. Ce mal, comme le remarquaient les Pères eux-mêmes, pourrait être évité en donnant aux garçons les mêmes avantages qu'aux filles ; mais, pour le moment, à cause des ressources limitées de la mission, la chose était impossible.

“ La mission de Saint-Ignace n'est pas découpée en rues, parce que, m'a-t-on dit, les Indiens insistent pour placer leurs cabanes de façon à voir l'église de leur porte. Pendant le jour, ils y font de fréquentes visites pour prier en particulier ; mais, quand ils n'y vont pas, ils trouvent un grand plaisir à la regarder.

“ Où est votre trésor, là aussi est votre cœur.”

“ Les cabanes, en règle générale, mesurent environ quinze pieds carrés ; bâties avec des poutres de pins tirés des montagnes voisines, elles sont à la fois propres et commodes. A l'exception de un ou deux bois de lit, je n'y ai vu aucun meuble. Les habitants s'asseyent ou plutôt s'accroupissent par terre, ou bien ils s'appuient sur les couvertures ou les peaux qui leur servent de lit. Des images de piété et des crucifix sont pendus au mur, des chaudrons et d'autres ustensiles de cuisine sont sur le foyer, accrochés à des clous ou appuyés contre les chenets. Les huttes sont garnies ou non de la même manière ; seulement le foyer est au milieu de la pièce, et la fumée s'échappe par une ouverture supérieure.

“ En dehors d’une des cabanes, des femmes faisaient dessécher sur un petit feu de la viande de bœuf ou de buffle. La viande était désossée, coupée en longues tranches et placée sur des barreaux de bois à deux pieds au-dessus du feu. Chaque cabane et chaque tente avaient son contingent de chiens sauvages qui, connaissant le costume des Pères, les laissaient passer sinon gracieusement, du moins sans les inquiéter.

“ Nous visitâmes la prison ; en route nous propositions de demander la délivrance des captifs, mais elle était vide. C’est un bâtiment carré, composé de pièces de bois solides, avec des trous au plafond ; il est partagé en quatre cellules ; un passage est pratiqué au milieu.

“ Nous étions arrivés à la mission un vendredi soir. Toute la journée du samedi, les Indiens continuèrent d’accourir du pays environnant. Ils entraient par bandes à la résidence pastorale, où ils ont coutume de pénétrer sans y être invités et sans frapper ni à la porte du vestibule, ni à celle de la chambre. Les Pères me dirent qu’ils ne peuvent se garantir de leurs importunités qu’en se fermant chez eux. Sur leur avis, le soir de notre arrivée, je pris cette précaution avant de me mettre au lit. Je fis bien, car, le lendemain à six heures du matin, en sortant de ma chambre, je trouvai un jeune homme, vêtu d’une couverture bleue, appuyé contre le montant de la porte. Si elle n’avait pas été fermée, il se serait, je pense, invité lui-même à assister à ma toilette.

“ Parmi les notables qui m’honorèrent d’une visite, je reçus Anteli, le chef local des Kalispels. Il se convertit en 1849. Il a 74 ans ; il a l’air triste, il me dit que ses 17 enfants et ses frères étaient tous morts et déjà dans ce cimetière. Un autre visiteur fut Michelli, chef des Pendants d’Oreilles, un bon homme, mais, m’a-t-on dit, faible et se laissant mener. Ensuite je vis Ignace, chef des Kootenays ; il avait fait 70 milles pour me trouver. Son extérieur est noble, il ne ressemblait pas aux autres Têtes-Plates ; ses cheveux sont coupés courts. Avec ses mocassins, il mesure environ six pieds. Il est renommé pour sa grande sainteté, et en effet, son beau visage offre l’expression particulière aux personnes adonnées aux méditations spirituelles. Quand il fut élu chef, il trouva tribu grandement démoralisée, mais il en a fait l’une des

plus exemplaires de ces montagnes. Il donne à son peuple tout ce qu'il peut économiser.

“Nuit-Rouge, un vieillard de 60 ans environ, d'un extérieur noble, me dit qu'il vivait à l'agence, mais qu'à la nouvelle de ma visite à la mission il était venu pour me voir. Il portait un chapeau blanc et une couverture bleue ; une plume d'aigle pendait à son ceinturon. L'embonpoint lui donnait une tournure disgracieuse, mais je ne crois pas avoir jamais vu une tête et un visage plus beaux ; je pouvais à peine détacher mes regards de lui. Il me rappelait les portraits de Benjamin Franklin, qui nous sont familiers ; mais il l'emportait de beaucoup sur le philosophe par l'éclat de ses yeux noirs. Comme tous ces Indiens, il avait les mains et les pieds d'une petitesse presque disproportionnée. Il me demanda s'il pouvait fumer et, sur mon autorisation, il donna sa pipe à un Indien pour l'allumer. Après avoir tiré quelques bouffées, il passa sa pipe aux sept ou huit autres Indiens qui se trouvaient dans la chambre. Elle fit ainsi le tour plusieurs fois jusqu'à ce que tous fussent satisfaits. Je remarquai que les Indiens traitaient Nuit-Rouge avec respect ; mais ils montraient une grande réserve en sa présence, parce que, me dit on plus tard, il était l'un des rares Indiens qui avaient quitté la vallée de Bitter-Root pour venir à l'agence.

“Baptiste-le-Maigre, qui était comme un chef assistant d'Anteli et son lieutenant quand il est absent, me dit qu'il venait remercier la grande Robe-Noire de sa visite et lui poser quelques questions. Alors commença le dialogue suivant, qui embrasse, comme vous le verrez, des sujets épineux et que je reproduis d'après des notes prises au moment même :

“ Quelques blancs parlent contre notre coutume de fouetter les Indiens. Notre chef à Bitter-Root nous disait l'année dernière que nous ne devons pas les punir ainsi, mais les mettre en prison. Que devons-nous faire ? Tous les chefs ont abandonné le fouet, mais moi je continue à m'en servir contre les méchants. Dès le commencement, les prêtres m'ont appris que cet usage était juste, et je ne m'en départirai pas. Ayant une fois saisi la main de Dieu, je ne la

“ laisserai plus. Je suis sûr que les prêtres m'approuvent  
“ là-dessus. J'ai toujours accompli les ordres des prêtres,  
“ même au risque de ma vie, parce que j'aime l'Eglise. Je  
“ n'ai pas peur de mes prêtres. C'est tout.

“ — Pour quels crimes punissez-vous du fouet ?

“ — Pour l'adultère, pour l'abandon d'une femme par son  
“ mari, pour le mensonge, le vol, la diffamation, la mauvaise  
“ tenue à l'église ou pendant les prières, le jeu, l'ivrognerie  
“ et la colère furieuse.

“ — Vous ne devriez plus le faire depuis que votre chef  
“ vous l'a défendu.

“ — Toutes ces choses ne sont-elles pas des péchés ?

“ — Oui ; mais il n'est pas nécessaire de punir ainsi tous  
“ les péchés.

“ — Ces offenses ne doivent-elles pas être punies ?

“ — Dieu les punira, si les coupables ne s'en repentent pas.

“ — Ce châtement n'est-il pas bon ?

“ — Oui, quand il est infligé par l'autorité légitime et pro-  
“ portionné à la faute.

“ — Puis-je continuer comme par le passé ?

“ — Non, jusqu'à ce que vous soyez devenu chef, ou que  
“ le chef vous y autorise.

“ — Ce châtement doit donc être abandonné ?

“ — Oui, si le chef le veut. ”

“ Baptiste paraît alors triste et il me dit d'un air résigné :  
“ Alors, c'en est fini du fouet. ” Mais une idée lumineuse lui  
vient, et il ajoute immédiatement :

“ Quand on les mettra en prison, les Indiens diront des men-  
“ songes, ils montreront du regret de leurs fautes ; on leur  
“ pardonnera, et ils retomberont dans les mêmes péchés.

“ — Eh bien, il ne faudra pas les croire sur parole une  
“ seconde fois.

“ — Alors j'abandonnerai le fouet. ”

“ Mais Baptiste a encore un autre argument pour son châ-  
“ timent favori.

“ — Dois-je obéir à mon chef et ne pas obéir à Dieu ?

“ — Quand vous obéissez au chef dans ces cas-là, vous  
“ obéissez à Dieu.

“ — Je vous ai ouvert mon cœur ; j'ai encore une autre

“ question à vous poser. Les deux plus hauts chefs de notre  
“ peuple m’ont dit de ne plus agir comme chef ; or, le chef  
“ local ici à la mission veut qu’en son absence j’agisse comme  
“ chef. Auxquels dois-je donc obéir ?

“ — Aux plus hauts chefs.

“ — Mais s’ils s’écartent du droit chemin, faut-il les suivre ?

“ — Non, quand vous êtes sûr que ce qu’ils vous deman-  
“ dent est un péché.

“ — Ils ont mal agi en abandonnant le fouet.

“ — Vous vous trompez, car tout le monde sait bien que le  
“ chef est libre d’en faire usage ou non, selon qu’il le juge à  
“ propos.

“ — Mais, si on l’abandonne, le peuple deviendra mauvais  
“ et les prêtres seront tristes.

“ — Cela peut être ou ne pas être ; mais vous devez obéir  
“ à votre chef lors même qu’à votre avis le peuple pourrait  
“ à cause de cela devenir mauvais. On ne doit pas faire le  
“ mal même pour en faire sortir le bien.”

“ Le code pénal des Têtes-Plates ne comporte que deux  
geures de punition : le fouet et l’emprisonnement, et cela  
pour les délits plus hauts mentionnés. Je demandais à Bap-  
tiste comment le meurtre était puni dans le tribu. Il fut un  
moment embarrassé, puis me dit qu’on n’avait jamais amené  
devant lui d’homicide. Les Pères me dirent que, dans ce  
cas, les Indiens avaient coutume d’appliquer la loi du talion,  
ou qu’ils acceptaient des compensations.

“ La peine du fouet a existé chez les Têtes-Plates depuis  
un temps immémorial. Ils la considèrent comme une expia-  
tion nécessaire pour les offenses commises, et souvent ils se  
présentent volontairement au chef et demandent à la recevoir  
même pour des fautes privées. Quand ils étaient païens, ils  
croyaient que ce châiiment effaçait la culpabilité de l’action  
et y satisfaisait pleinement. Longtemps après leur conver-  
sion, on avait beaucoup de peine à leur persuader qu’ils  
étaient obligés de confesser les péchés pour lesquels ils  
avaient été ainsi punis.

“ Dernièrement un Cœur d’Alène prit une femme qui  
n’était pas au-dessus des défauts de son sexe. Le soir même  
qu’il l’amena chez lui, elle se trouvait de mauvaise humeur :

car elle commença à se plaindre de la nourriture, la rejeta de sa bouche avec un air de profond dégoût, et lui dit, entre autres mauvais compliments, que, si elle ne l'avait pas accepté, il n'aurait jamais pu trouver une épouse. C'en était trop; l'Indien, quittant sa cabane à l'instant même, s'en alla dans une partie reculée du territoire, épousa une autre femme et vécut avec elle pendant deux ans. Il revint ensuite à la mission, se présenta au chef pour recevoir le châtiement mérité, et alla retrouver sa femme à qui il demanda si elle conservait encore les mêmes idées exprimées par elle le soir de leur mariage. Elle rejeta tout cela bien loin, et ils vécurent depuis très-heureux.

“ Quelque temps après cet entretien, Baptiste m'apporta diverses curiosités indiennes, entre autres des pattes d'ours, des amulettes que portaient les Têtes-Plates lorsqu'ils étaient encore païens et deux scalps de Pieds-Noirs enlevés par lui dans une de leurs dernières guerres avec cette tribu.

“ La mission a une police composée d'une trentaine d'hommes. Le chef, accompagné de deux de ses agents, vint me voir dans l'après-midi du samedi. Il m'offrit une escorte pour le retour; mais quand je lui dis que j'avais parcouru 1.700 milles pour venir et que je me proposais d'en faire 1,900 pour m'en retourner; lorsqu'il eut compris ce que signifiaient ces distances, son étonnement fut comique, et il me déclara que si quelques-uns de ses hommes m'accompagnaient, ils ne seraient jamais capables de retrouver leur chemin pour rentrer au village.

“ Les Indiens peuvent rester fort longtemps sans prendre de nourriture. L'un des Pères me raconta que, il y a quelques années, le chef de la police, revenant d'une expédition au pays des Pieds-Noirs, en qualité d'éclaireur, avait voyagé dans la neige sept jours et sept nuits sans manger; ayant ensuite rencontré un cheval, il l'avait tué, s'était nourri de sa chair crue et avait continué sa route. Un autre Indien du village, encore vivant, avait marché et jeûné toute une semaine, n'ayant pour se soutenir qu'un petit morceau de peau crue trouvé sur la route. Ces deux faits donnent une idée de la force extraordinaire des Indiens pour supporter les privations et de leur supériorité, à ce point de vue, sur les troupes régulières dans les combats sur la frontière.

“ Le soir du samedi, à une heure avancée, on vint de Bitter-Root apporter, en l'exagérant, la nouvelle d'un soulèvement des Nez-Percés dans l'Idaho. Cette nouvelle était évidemment aussi inattendue que désagréable pour les chefs et les autres Têtes-Plates. Ils parlèrent peu, mais parurent pensifs et même tristes. Leur attitude, mieux encore que leurs paroles, me montra qu'ils n'avaient pas eu connaissance d'un projet d'insurrection de la part de leurs amis et alliés et qu'ils ne s'y associeraient pas. L'événement prouva que je ne m'étais pas trompé ; non-seulement ils ne se joignirent pas aux insurgés, mais ils dirent même à celui qui avait apporté la nouvelle et qui se nommait Joseph, que si, en traversant la vallée de Bitter-Root et le environs, il comme'ait quelques pillage au détriment des blancs, ils aideraient eux-mêmes à le poursuivre. Et Joseph semblait ne pas devoir oublier cette menace.

“ Le dimanche matin, je célébrai la messe de bonne heure dans l'église. Un grand nombre d'Indiens vinrent communier. C'était pour moi un spectacle nouveau que toutes ces mères indiennes s'approchant de la table sainte avec leurs petits enfants sur le dos. Mais après tout, c'était une belle et touchante scène : elle devait plaire à Celui qui disait : “ Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas d'approcher.”

“ J'assistai à la grand'messe. Le chant du chœur, exécuté par les Sœurs et leurs élèves, était bon, mais je dois dire que celui des fidèles, bien qu'édifiant pour ceux qui y prenaient part, me choquait. Il me semblait qu'une douzaine de loups dispersés au milieu de l'assistance s'escrimaient de leur mieux à prouver qu'on ne leur avait pas appris inutilement la musique.

“ Je prêchai devant une réunion nombreuse qui ne comptait qu'une quinzaine de blancs. Parmi eux se trouvait le nouvel agent ; j'étais heureux de le présenter comme ayant droit par ses antécédents au respect et à la confiance. Mes paroles étaient traduites par le R. P. Baudine, mon interprète dans presque toutes mes relations avec les Indiens.

“ La messe termina cette visite aux Têtes-Plates dont je ne perdrai jamais le souvenir. Aussitôt après le dîner, nous

quittâmes le village accompagné de l'agent et de son interprète. Nous revînmes à Missoula en traversant les mêmes collines, en franchissant les mêmes cours d'eau et en parcourant les mêmes vallées.

“ Nous trouvâmes les habitants fort inquiets au sujet des Indiens. Quelques familles de blancs s'étaient déjà réfugiées de Bitter-Root dans la petite ville, et on attendait les autres. Tous cependant furent rassurés en apprenant de nous les dispositions des Têtes-Plates, qu'ils savaient être les plus intimes amis et les alliés des Nez-Perçés. Ils craignaient qu'ils ne fussent les premiers à se joindre à eux dans le soulèvement général attendu.

“ Le lendemain, de grand matin, nous rencontrâmes les capitaines Rawn et Logan : ils venaient à Missoula et devançaient leurs compagnies. Ils avaient laissé le fort Shaw trois semaines auparavant avec une partie de leurs soldats pour établir un petit poste dans la vallée de Missoula. J'avais fait à Hélène la connaissance du capitaine Logan ; et nous nous arrêtâmes pour lui raconter ce que nous savions de la situation. En prenant congé de nous, il dit :—“ Oh ! si les “ Têtes-Plates restent tranquilles, nous pourrons, je crois, “ nous charger des Nez-Perçés.” Il ne se doutait guère qu'il devait tomber l'un des premiers dans la première rencontre avec les sauvages.

“ Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans une cabane au milieu d'une vallée agréable à mi-chemin entre Missoula et Deer Lodge. Notre hôte était visiblement préoccupé par la pensée des dangers qui le menaçaient, lui et sa famille. Il était sombre et abattu. Pour lui-même, me disait-il, il n'avait pas grande inquiétude : ancien soldat, il s'était battu contre les Indiens dans l'Arizona et en d'autres lieux ; il ne les craignait pas ; mais entouré d'une femme et d'enfants à deux journées de cheval seulement des Pieds-Noirs, dans un pays où l'on ne compte pas même vingt blancs sur un espace de cinquante milles, il avait raison d'être inquiet. Nous étions entièrement de son avis, et je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était un déshonneur pour un gouvernement civilisé d'abandonner, comme il le fait dans les Territoires d'Idaho et de Montana, bon nombre de citoyens à la

merci de sauvages que ses propres agents ont pillés, outragés et poussés au désespoir.

“ Un deuxième jour de voyage nous amena à Deer Lodge ; un troisième à Hélène, où nous fûmes accueillis par le peuple le plus hospitalier et le plus cordial que j'aie rencontré dans le Far-West.

“ Jacques O'CONNOR,  
*Evêque de Dïbone, vic. ap. du Nébraska.*”

---

## CORÉE.

---

Nous lisons dans *Les Missions Catholiques* la lettre suivante que M. Blanc, provicaire apostolique de la mission de Corée, écrivait de Corée, le 23 septembre 1879, à Mgr Ridel, et qui complète les détails donnés par le vénérable vicaire apostolique et par M. Degnette sur la persécution : (1)

... Au mois de mai dernier, lorsque nous apprîmes l'arrestation de M. Degnette et des gens de son village, l'épouvante fut grande quelque temps. Les satellites semblaient bien renseignés, et il paraissait difficile de leur échapper. Après avoir fait mon sacrifice et m'être abandonné aux mains de la divine Providence, à la vie et à la mort, je quittai immédiatement le village où je faisais ma résidence. M. Doucet en fit autant.

A peine étions-nous un peu loin qu'on nous annonça l'arrivée au district de *Tyang-syou* d'une vingtaine de satellites de la capitale. Les uns étaient à cheval, les autres à pied. Ils conduisaient avec eux deux ou trois satellites du district, et fouillaient toutes les maisons pour me découvrir.

Laissons-les me chercher et montons à la capitale. M. Degnette, étant maintenant en Chine, pourra vous donner lui-même des détails sur sa captivité. Je ne vous dirai ici que quelques mots des bruits qui coururent alors. Lorsque M. Degnette arriva à Seoul, les préfets de police en avertirent le roi ; mais ce dernier aurait manifesté très vivement son mécontentement de ce qu'on s'était lancé dans une pareille affaire, sans l'en prévenir et sans attendre ses ordres, " et, aurait-il ajouté, puisque vous en étiez à prendre les Européens, pourquoi ne les avez-vous pas tous arrêtés ? Tout le monde sait qu'il y en a un qui se nomme Paik et l'autre *Tyeng*."—" Si Sa Majesté désire qu'on les saisisse tous, c'est

---

(1) Voir les Nos 8, 9, 10, 11 et 12.

chose facile," auraient répondu les préfets.—" Eh bien ! arrêtez-les tous," s'écrie le roi, dans un moment de dépit. En disant cela, il aurait révoqué les deux préfets de police et les aurait congédiés. Les nouveaux préfets envoyèrent aussitôt les satellites avec le traître qui avait promis de me livrer.

Quel est le misérable qui fait cet horrible et honteux métier ? Jusqu'ici, on ne le sait pas au juste. On croit communément que c'est un nommé Tchoi. Je suis néanmoins surpris qu'il ait pu donner mon signalement et celui de mes gens.—Les soldats arrivèrent donc à Tyang-syou ; mais les prétoriens de ce district, ayant nié qu'il y eut des chrétiens dans le pays, envoyèrent les satellites de la capitale dans une autre direction. Pendant près d'un mois, les villages eurent à subir une véritable persécution ; mais, comme dans la localité où se faisaient les perquisitions, il n'y avait aucun chrétien, les satellites, ennuyés de leurs inutiles recherches, quittèrent le district pour se rendre à Tjin-an ; et de là à Ko-san.

Sur leur route se trouvait le village chrétien d'Otoudjai. Quand ils arrivèrent, presque tous les néophytes étaient à travailler dans les champs. Ils ne rencontrèrent donc que la femme du catéchiste et un chrétien qu'ils maltraitèrent. De Ko-san, ils retournèrent à Kong-tjyou. On croyait que ce serait fini par là, lorsque, huit ou quinze jours après, ils reparurent, ayant toujours le traître avec eux. Etant arrivés au grand village de Tarisil, ils fouillèrent plusieurs maisons, et ne trouvant personne qui eut nom Paik-song ou Pai, ils partirent sans parler de religion. De Tarisil, ils allèrent à la ville de Ko-san pour prendre avec eux des satellites du district, et le lendemain matin, ils se dirigèrent de nouveau sur Otoudjai. Mais les chrétiens, avertis par les païens de la ville, avaient tous pris la fuite, de sorte que personne ne fut arrêté ; il y eut seulement pillage général. Furieux d'avoir été trompés, les soldats se saisirent des païens qui avaient annoncé leur arrivée et faillirent les massacrer.

Un des païens arrêtés à cette occasion a fait l'admiration de tous. Sommé d'injurier le Dieu des chrétiens, il ne l'a jamais voulu, et a enduré toutes les tortures avec le plus

grand courage, disant que de sa vie il n'avait insulté personne, et qu'il n'avait pas de motif de commencer par le Dieu des chrétiens. Daigne le divin Maître le récompenser, en lui accordant le bonheur de parvenir à la véritable foi !

En partant, les satellites dirent qu'ils reviendraient à la 7e lune. Grâce à Dieu, ils n'ont pas reparu, et les chrétiens d'Otoudjai, sur l'invitation de leur mandarin, sont rentrés dans leurs pauvres maisons dont les portes, les fenêtres et le mobilier avaient disparu au milieu du pillage. Ils sont toujours dans la plus grande inquiétude, et attendent la fin de la récolte pour se sauver. Puisse la Providence les protéger jusqu'à ce moment-là.

Tel a été le résultat de cette persécution dans la province. Sauf un village pillé, tout le reste en a été quitte pour la peur. J'ai eu ma part des inquiétudes de tous ; les satellites sont venus une fois passer la nuit à un demi-kilomètre de ma cachette. Mais nous n'avons pas eu le plaisir de faire connaissance,

Hélas ! il n'en est pas de même de T. T. La chrétienté de cette province est, encore une fois, détruite et dispersée. Quoiqu'il n'y ait pas eu d'ordre pour une persécution générale, les misérables satellites de Kong-tjou et de Hong-tjou ont fait main basse sur tous les villages chrétiens qu'ils ont pu connaître. On parle d'une trentaine d'arrestations ; mais le nombre des fugitifs ne se compte pas. Des familles entières, dit-on, errent à droite et à gauche, et n'ont d'autres ressources que de mendier et de travailler à la journée chez les païens. Pauvres gens ! comme ils sont à plaindre ! Puisse-ils porter, sans murmurer, la croix que la divine Providence leur envoie, et conserver intact, au milieu de tant de dangers, le précieux dépôt de la foi !

Quel est le nombre des prisonniers pour la religion en province ? On ne le sait pas au juste ; on parle, comme je le disais plus haut, de plus de trente, et le bruit court qu'ils ne sont pas trop maltraités. A la capitale, le nombre des détenus, qui était d'abord de 7, n'est plus aujourd'hui que de 5, car 2 sont morts de maladie, il y a quelque temps. On dit qu'ils n'ont pas eu de tortures à endurer et qu'il ne souffrent pas trop de la faim (1). J'ai voulu, comme l'année dernière,

essayer de leur faire parvenir quelques secours ; mais le satellite, qui jadis nous avait servi d'intermédiaire, refuse de s'y employer cette fois, sous prétexte que c'est trop dangereux. Les choses en sont là ; il nous reste encore près de 80 ligatures provenant de la quête de l'année dernière, et destinées au soulagement des prisonniers pour Jésus Christ.

Je viens de passer une quinzaine de jours avec M. Doucet. Ce cher confrère est toujours malade. La pitite vérole lui a fait un mal dont il aura bien de la peine à se remettre complètement. Lors de la visite que je lui avais faite au mois de mai, je l'avais trouvé en bonne voie de rétablissement. Mais les secousses et les péripéties de la nouvelle persécution ont occasionné une rechute, et nous avons failli le perdre. A mon dernier voyage, il a pu recommencer à célébrer la sainte messe et a pris part à une petite retraite de trois jours que nous avons faite ensemble. Mais il n'est pas guéri ; pendant tout le temps que j'ai passé avec lui, il a été souffrant. C'est une espèce de fièvre, tantôt tierce, tantôt quotidienne, contre laquelle les remèdes demeurent impuissants. Cela m'inquiète beaucoup ; il n'y a pas danger pour la vie, mais je crains qu'il ne soit encore quelque temps incapable de tout travail. Comme vous le savez, après avoir terminé l'administration de la province de T. L. je suis allé à la rencontre de M. Robert, et nous avons passé ensemble les fêtes de Pâques. La persécution m'a empêché de revoir ce confrère depuis cette époque. Je me propose d'aviser à cette situation. Si M. Doucet était bien portant, il lui serait facile d'entreprendre le long voyage que j'ai fait au printemps. M. Doucet est celui de nous tous qui est le plus Coréen de visage et de manières ; le séjour dans les auberges ne serait donc pas une difficulté pour lui ; moi, au contraire, je suis vraiment par trop anti-coréen. Un jour, ici en T. L., où l'on ne parle pas des Européens, j'entrai dans une petite auberge et, à cause de la chaleur, je me découvris la figure. Un gamin de neuf à dix ans, qui faisait sentinelle à la porte, après m'avoir bien considéré, se mit à crier : " Oh quels yeux ! " Je lui donnai aussitôt

---

(1) D'après des nouvelles plus récentes que M. Deguette a reproduites dans la Relation de sa captivité, les chrétiens arrêtés et détenus avec lui à la capitale sont morts de faim dans leur prison.

quelque chose à manger, et n'eus rien de plus pressé que de me cacher de nouveau le visage.

Il vient de se passer une petite révolution insignifiante. Les trois grands ministres ont donné leur démission, à cause des Japonais. Actuellement, le pouvoir semble devoir tomber entre les mains d'un parent de la reine, gouverneur de Kong-tjyou en 1868. Ce n'est pas un ennemi des chrétiens.

Malgré l'arrestation de M. Deguette, je crois que notre situation est relativement bonne ; la seule chose à craindre, c'est un nouveau judas que l'homme ennemi pourrait bien envoyer. Je suis porté à croire qu'on nous laissera tranquilles et qu'on ne mettra plus de satellites à notre poursuite. Evidemment, si en route nous faisons la rencontre inopinée de MM. les prétoriens, nous serions arrêtés et probablement reconduits en Chine. Mais il n'y aurait pas pour cela de persécution générale.

L'irritation du roi à la nouvelle de la prise de M. Deguette, la manière dont notre confrère a été traité, le fait qu'il n'a pas été une seule fois mis dans la prison des voleurs, tout cela n'indique-t-il pas une transformation dans les idées du souverain, de la cour et du peuple ? Un bruit, qui a couru d'abord, aurait pu nous faire beaucoup de mal. On disait que M. Deguette était un chef des Japonais. Je ne sais du reste à qui l'on doit attribuer la délivrance de notre confrère. D'aucuns prétendent que c'est sur les instances de l'ambassadeur du Japon à Seoul qu'il a été relâché ; d'autres disent que c'est par suite d'un message venu de la Chine (1). Quoiqu'il en soit, M. Deguette quittait Seoul deux jours seulement avant le départ des Japonais. S'il n'avait tenu qu'au premier grand ministre, il y a longtemps déjà qu'il serait en Chine, puisque, dès l'arrivée de notre prisonnier à la capitale, il voulait le faire reconduire en Mandchourie. Un de ses collègues s'y étant opposé, il a fallu envoyer une lettre en Chine et attendre la réponse.

Après y avoir bien réfléchi, je crois donc qu'il n'y a pas

---

(1) C'est sur les instances de M. Patenôtre, chargé d'affaires de France en Chine, que le gouvernement de Péking est intervenu et a obtenu la mise en liberté de M. Deguette. Peut-être l'ambassadeur japonais a-t-il fait des démarches dans le même sens. Nous ne pouvons l'affirmer.

plus de danger à courir cette année-ci que l'année dernière pour administrer les chrétientés. Nos néophytes, au milieu des maux qui les accablent, ont besoin des secours d'en haut. La grâce des sacrements fortifiera leur foi, accroîtra leur courage, consolera leurs douleurs, et de nouvelles générations de saints et de martyrs sortiront des ruines de cette Eglise désolée. Et puis, si le divin Maître permet que nous tombions entre les mains de nos ennemis, à la garde de Dieu. Mais j'espère que les choses n'en arriveront pas là et, suivant les instructions de Votre Grandeur, mes confrères et moi éviterons avec soin de tenter la Providence et de nous exposer sans motifs au danger.

---

# Mission de l'Afrique Centrale.

—  
MONSIEUR ARTHUR BOUCHARD, MISSIONNAIRE.

Les lecteurs des Annales ont dû voir avec plaisir dans le numéro d'octobre dernier qu'un Canadien-français, M. Arthur Bouchard, se dévouait à la conversion des nègres dans l'Afrique Centrale. Ils n'ont pu lire sans émotion la lettre qu'il écrivait de Khartoun le 28 juin 1880 et dans laquelle il donne des détails si intéressants sur son voyage, sur les travaux des missionnaires et sur le misérable peuple qu'il s'agit d'éclairer et de sauver. Nous croyons rencontrer les vœux de tous en disant quelques mots sur la vie de ce jeune et digne prêtre avant son arrivée en Afrique.

M. A. Bouchard est né le 4 janvier 1845 à St-Denis, comté de Kamouraska, de Mathieu Bouchard, forgeron, et de Félicité Lebel. Ayant perdu sa mère l'année suivante, il fut élevé à la Rivière Ouelle par sa grand'mère, madame Romain Lebel, qui prit soin de sa première enfance. Il n'alla à l'école que très-peu longtemps, fit sa première communion avec une grande ferveur, puis il partit avec son père pour aller demeurer à la Rivière du Loup (Fraserville). A l'âge de 15 ans, le jeune Bouchard était apprenti tailleur; son apprentissage fini, il se fixait à L'Île-Verte, puis aux Trois-Pistoles. Il ne resta qu'un an à ce dernier endroit, car se sentant appelé par Dieu, il se rendit à Ottawa et demanda aux Rév. PP. Oblats de vouloir bien le recevoir au nombre de leurs Frères convers. Son année de noviciat terminée, il allait prononcer ses vœux quand une terrible maladie vint mettre ses jours en danger; les bons soins le ramenèrent à la vie mais ne purent lui rendre les forces qu'il avait perdues et il se vit contraint bien à regret de laisser cette maison qu'il aimait et où il aurait voulu terminer ses jours, et il descendit à Montréal au Séminaire de St-Sulpice où il s'engagea comme tailleur. Après un séjour de six mois pendant lequel sa

santé s'était un peu rétablie, il crut pouvoir entrer de nouveau chez les Oblats à Lachine. Il y fit aussi son noviciat, mais comme à Ottawa, la maladie l'empêcha de faire ses vœux et le conduisit encore aux portes de la mort. Ayant été forcé de sortir pour réparer encore une fois sa santé presque complètement ruinée, il entra au service d'un marchand d'ornements d'église ; il y faisait l'office de commis et employait tous ses moments de loisir à confectionner lui-même les chasubles et autres habits sacerdotaux. Cependant il n'était pas heureux et il soupirait après le moment où il pourrait encore entrer dans quelque communauté, quand il fit la rencontre à Montréal du Rév. Père Vaughan, supérieur de l'Institut pour la conversion des nègres, à Baltimore ; Mgr Vaughan est aujourd'hui évêque de Salford. M. Bouchard résolut de suite de se dévouer à cette œuvre difficile et si méritoire de la conversion des noirs et, au mois de janvier 1872, il allait à l'Institut de Baltimore.

Comme son instruction était à peu près nulle, son supérieur décida de l'envoyer étudier en Angleterre au collège de St Joseph de Mill-Hill près de Londres, et en mars de la même année il y commença ses études classiques qu'il continua jusqu'en 1877. Jusque là la santé ne lui avait pas fait défaut, mais au commencement de 1877, l'on craignit de nouveau que la maladie n'arrêtât en si bon chemin ce pauvre jeune homme déjà tant de fois éprouvé, et les médecins lui ordonnèrent de passer en France où le climat devait lui être plus favorable.

En effet au mois d'août suivant, il avait repris toutes ses forces et retournait à Mill-Hill où il put continuer ses études jusqu'en février 1878. Alors il tomba encore gravement malade et sur l'ordre de ses supérieurs, il dut changer encore de climat et se rendit à Vérone, en Italie, en mars de la même année. Le six d'avril suivant, il fut ordonné sous-diacre, le 15 juin diacre, et le 11 août, prêtre. M. Bouchard resta à Vérone jusqu'au 1er février 1879, quand il partit pour l'Afrique Centrale où il travaille maintenant avec un zèle ardent au salut de ces pauvres âmes abandonnées qui, comme les nôtres, ont pourtant été rachetées par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous croyons que les lecteurs des *Annales* nous sauront gré de publier quelques lettres de ce saint missionnaire avec qui nous avons l'intention d'entretenir une correspondance suivie.

Comme on pourra le voir dans le compte-rendu des déboursés que le bureau de la Propagation de la Foi a autorisés pour l'année 1880-81, une somme de \$100.00 a été votée pour la mission de l'Afrique Centrale.

Si les ressources le permettent, le Bureau se propose de consacrer chaque année une certaine somme pour cette œuvre admirable, et désormais, tous les membres de la Propagation de la Foi auront ainsi part aux mérites et aux travaux des missionnaires dans cette partie du monde où il y a tant à faire, pour que le règne de Dieu s'établisse dans les âmes. Si quelques personnes charitables désirent faire des aumônes spéciales pour cette pauvre mission de l'Afrique Centrale, elles sont priées de les faire parvenir à l'aumônier de l'Archevêché de Québec.

---

MONSIEUR EUSTACHE LEBEL,  
Sainte Flavie.

Vérone, Italie, 28 juin 1878.

*Mon cher Eustache,*

Ne sois pas mécontent si j'ai tant tardé à répondre à ta bonne lettre, mais j'ai à t'apprendre aujourd'hui une nouvelle qui te sera agréable, je l'espère, et qui me fera pardonner ma négligence à t'écrire plus tôt. Je te dirai donc que le 6 du mois d'avril, j'ai été ordonné sous-diacre et le 15 du présent mois, diacre, par Son Eminence le Cardinal de Canossa. Si j'étais resté au Canada, je n'aurais jamais eu l'honneur d'être ordonné par un Cardinal ! Deux fois déjà, j'ai eu le bonheur d'exposer le Très-Saint Sacrement et, bientôt, il me sera donné de monter au saint autel pour offrir la sainte victime. C'est à peine si je puis croire à tant de bonheur et je ne sais comment témoigner ma reconnaissance au

bon Dieu ; aide-moi, mon cher ami, à l'en remercier. Arrêtons-nous un peu à considérer combien Il a été prodigue de miséricorde et de grâce en faveur du plus misérable des hommes. Tu sais à combien de dangers j'ai été exposé, moi, pauvre orphelin, livré à ma propre volonté, au milieu de dangers dont le récit te ferait trembler. Combien de jeunes gens bien meilleurs que moi n'ai-je pas vus tomber misérablement et pour ne plus se relever ! Pourquoi n'ai-je pas eu le même sort ?

—Mystère de la miséricorde du bon Dieu. Ah ! sans doute ma tendre mère a veillé sur moi du haut du ciel et, par ses puissantes prières, elle m'a obtenu plus que je n'aurais jamais osé demander. Encore une fois, mon cher Eustache, aide-moi à remercier le bon Dieu et demande-lui qu'il me fasse la grâce de faire quelque chose pour sa gloire, que je puisse sauver quelques âmes et qu'un jour j'aie le bonheur de donner ma vie pour sa sainte religion.

Sans doute, je n'aurai pas le bonheur et la gloire du martyre ; je suis trop indigne d'une telle faveur, mais j'aurai, je l'espère, le bonheur de me consumer sous le brulant soleil de l'Afrique Centrale. Nous ne nous reverrons plus en ce monde, mon cher Eustache, mais nous nous retrouverons dans la Patrie. Il est bien probable que j'y serai avant toi, car l'on ne vit pas longtemps dans l'Afrique Centrale : il y en a peu qui y vivent cinq ans. J'y vivrai aussi longtemps qu'il plaira au bon Dieu ; je ne m'occupe pas de la vie présente, car j'ai l'éternité devant moi et cela me suffit. Prions les uns pour les autres, mon cher ami, prions pour tous nos parents et nos bienfaiteurs et faisons en sorte que personne ne manque au rendez-vous dans la patrie céleste.

Je serai ordonné prêtre le 15 août. Prie et fais prier pour moi afin que Dieu me fasse la grâce d'être un bon prêtre et un bon missionnaire. Je ne sais pas quand je partirai pour l'Afrique ; ce ne sera certainement pas avant le mois de novembre et peut-être plus tard, car notre Supérieur, Monseigneur Comboni, nous a écrit que l'Afrique Centrale est désolée par une terrible famine : des villages entiers meurent de faim ; c'est à peine si nos missionnaires peuvent se procurer quelques fruits et un peu de lait pour soutenir leur

existence ou plutôt, comme disent les missionnaires, pour tenir l'âme attachée au corps. Dans de telles circonstances, il est probable que le départ de la caravane sera retardée; non pas que nous ayons peur de mourir de faim, mais parce qu'il est impossible, dans le moment, de se procurer des chameaux pour traverser le désert. J'ai bien hâte de me voir à cheval sur un chameau; j'aurai tout le loisir de jouir de cette nouvelle monture, car, soit dit en passant, il faut 5 à 6 mois pour se rendre d'ici à notre mission.

Les missionnaires de l'Afrique portent la barbe; voilà déjà trois mois que je laisse croître la mienne. J'aimerais bien t'envoyer ma photographie, mais je n'ai pas un sou en ma possession.

Comme d'habitude, je compte sur la bonne Providence de Dieu pour pouvoir me procurer un calice, quelques ornements, un bréviaire, et quelques autres objets indispensables pour la mission. Une bonne dame de Montréal doit me donner un bréviaire; un de mes amis qui est prêtre dans le diocèse de St Hyacinthe, m'a promis un calice.

Je sais, mon cher Eustache, que si tu le pouvais, tu me donnerais aussi quelque chose, mais le bon Dieu t'a refusé les biens de ce monde; n'en sois pas triste: Tu as tes prières à donner et c'est beaucoup.

Il y a peut-être à Sainte-Flavie quelques personnes charitables qui aimeraient à faire quelqu'aumône à la plus pauvre des missions et à partager le mérite des missionnaires. S'il en était ainsi, tu ferais une grande charité en l'intéressant pour notre pauvre mission, en la faisant connaître à ces personnes charitables. Tu peux leur assurer que les missionnaires ont la mémoire du cœur et que le plus doux de leurs devoirs est de prier pour leurs bienfaiteurs. Je t'envoie un petit imprimé qui te donnera une juste idée de la mission.

Je m'aperçois qu'il est temps de terminer cette lettre sans suite et écrite à la hâte, excuse le tout comme d'habitude. Ecris-moi bientôt et donne-moi des nouvelles de notre bonne vieille mère, Madame Romain Lebel, et de toute la famille. La pensée de ne plus revoir en ce monde notre vieille mère me déchire le cœur, mais Dieu le veut et je ferai le sacrifice

aussi généreusement que possible. Il ne faut pas oublier d'aller de temps en temps prier sur la tombe de cette pauvre Alphonsine, j'y serai avec toi par la pensée. Pauvre sœur, comme j'ai hâte de la revoir au ciel ainsi que tous les autres qui nous ont devancés !

Adieu, mon cher Eustache, au revoir au ciel ! mais n'oublions pas que ce n'est que par la croix et par une sainte vie qu'on y arrive. Rappelle-moi au souvenir de toute la famille à Ste-Flavie et dans les environs et demande à tous un petit souvenir dans leurs prières pour le pauvre missionnaire africain.

Crois-moi toujours, mon cher Eustache, ton plus sincère ami.

ARTHUR BOUCHARD, diacre.

---

A MADAME VEUVE ROMAIN LEBEL,  
Rivière Ouelle, Canada.

Caire, Egypte, 28 février 1879.

*Ma vénérée grand'maman,*

Je profite du premier moment libre pour vous annoncer mon heureuse arrivée en Egypte, après le plus beau voyage qu'il soit possible d'imaginer. Parti de Vérone avec deux prêtres de la même société, je me suis rendu à Rome où j'ai demeuré une semaine et où j'ai eu le bonheur de me prosterner aux pieds du Saint Père. Je vous assure que le cœur me battait bien fort lorsque je me suis trouvé en présence de ce noble et auguste vieillard, vicaire de Jésus-Christ, qui nous a accueillis avec une bonté vraiment paternelle.

Nous nous sommes agenouillés pour lui baiser le pied, mais il nous a tendu sa main que nous avons saisie avec amour. Après nous avoir donné de sages avis au sujet de la difficile mission que nous allions entreprendre, le Saint Père a daigné s'entretenir familièrement avec nous pendant quelques instants et vers la fin de l'audience, nous lui avons demandé plusieurs pouvoirs et privilèges qu'il nous a libéra-

lement accordés, entre autres une bénédiction spéciale pour tous nos parents, amis et bienfaiteurs. Après avoir été bénis, nous lui avons de nouveau baisé la main et bien à regret nous nous sommes retirés. En sortant du Vatican, nous sommes allés prier au tombeau des saints apôtres et nous avons demandé à Dieu par leur intercession la grâce de remplir fidèlement l'importante mission que le Vicaire de Jésus-Christ venait de nous assigner. Mais je ne vous ai pas tout dit des bontés du Saint Père à mon égard. Comme notre départ de Vérone avait été très précipité, je n'avais pas eu le temps de me procurer un trousseau de missionnaire : autel portatif, ornements, vases sacrés etc.

Le supérieur m'avait dit de me rendre au Caire et qu'il ferait tous ses efforts pour me faire avoir un trousseau. Tout cela me paraissait pouvoir subir des retards regrettables et je résolus de m'adresser au Pape et de lui demander de me faire une part de ses largesses et de sa charité. Je chargeai de cette demande un bon Monsignor qui s'est montré très bon pour moi et qui voulut bien présenter ma supplique. Imaginez mon bonheur lorsque ce digne ecclésiastique me remit le magnifique cadeau du Saint Père : un trousseau aussi complet qu'il fût permis de désirer. Je reçus d'autres personnes des objets d'une assez grande valeur et le Supérieur de la Propagande me fit don d'un splendide calice, de sorte que je partis de Rome bien heureux et bien muni de tout ce qui est nécessaire à un missionnaire.

De Rome, nous nous sommes rendus à Naples où nous avons demeuré seulement deux jours, puis nous nous sommes embarqués pour l'Égypte.

Adieu belle Italie où j'ai passé de si beaux jours ! adieu Canada ! adieu tout ce qui m'est cher ! il faut me diriger vers une terre inhospitalière pour y vivre et peut-être pour y mourir bientôt sous un ciel de feu et au milieu de peuples barbares. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé autant de tristesse et d'angoisse.

Heureusement que ces pénibles moments ne furent pas longs pour moi ; Dieu demande des sacrifices, mais aussi il sait en tempérer l'amertume et il donne les forces pour les faire. D'ailleurs le missionnaire a un compagnon insépara-

ble, son crucifix, qui lui rappelle à chaque instant qu'un Dieu l'a racheté au prix de son sang ainsi que chacune des âmes vers lesquelles il est envoyé. Alors ses peines semblent bien petites, son zèle s'enflamme, et il est prêt à souffrir pour celui qui a tant souffert, il est prêt à marcher courageusement et à travailler pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Nous mîmes quatre jours pour nous rendre de Naples à Alexandrie. Jamais je n'ai vu la mer aussi calme ; nous faisons vraiment un voyage d'agrément. Quelle différence de climat entre l'Italie et l'Egypte ! A mon départ de Vérone, nous avions, je crois, 6 degrés de froid ; à Naples, il n'y en avait que deux ; mais à Alexandrie il nous fallut compter avec 20 degrés de chaleur à l'ombre. Aussi en entrant dans la ville vers midi, je crus entrer dans un four. Le jour suivant, nous nous rendîmes enfin au Caire, notre demeure provisoire.

Je suis heureux et content ici, il fait déjà passablement chaud, vous pouvez vous faire une idée de la chaleur que nous aurons au mois de juillet ! Je ne sais pas au juste combien de temps je passerai au Caire, ce qui est certain, c'est que je ne partirai pas avant le mois de septembre. En attendant, j'apprends la langue Arabe qui est hérissée de difficultés ; je ferai mon possible et Dieu fera le reste. Comme vous vous en apercevrez, cette lettre est commencée depuis plusieurs jours, cela veut dire que j'ai bien peu de temps à consacrer à la correspondance. Outre l'étude de l'Arabe, qui prend une partie considérable de ma journée, et l'exercice de mes devoirs de prêtre, j'ai aussi à m'occuper de l'administration de la maison et de la correspondance anglaise ; de sorte que si je veux écrire des lettres privées, il me faut le faire le soir ou pendant le peu de récréation que nous avons le midi. Je termine en me recommandant à vos prières : demandez au bon Dieu qu'il me fasse la grâce de faire toujours en tout et partout sa sainte volonté. Je ne sais pas si nous nous reverrons en ce monde, mais nous nous reverrons dans un monde meilleur et pour ne plus nous séparer.

Adieu ! courage ! au revoir dans le beau ciel où vous donne rendez-vous le plus affectionné de vos enfants.

A. BOUCHARD, Ptre.  
Missionnaire-Apostolique.

A SA GRANDEUR MGR ELZÉAR-ALEXANDRE TASCHEREAU,  
Archevêque de Québec, Canada.

Khartoum, 8 septembre 1880.

*Monsieur,*

Le zèle de Votre Grandeur pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'intérêt que vous portez aux missions et surtout le souvenir bien précieux de vos bontés pour moi, semblent excuser la liberté que je prends de venir vous déranger dans vos nombreuses occupations. Bien des fois, j'ai pris la résolution de vous écrire, mais j'ai toujours été retenu par la crainte d'être importun. Il est probable que je garderais encore le silence, si je n'avais à entretenir Votre Grandeur d'un sujet plus intéressant que ma pauvre personne ; je veux dire de la mission de l'Afrique Centrale à laquelle vous portez tant d'intérêt. Voilà huit mois que je suis dans cette vigne stérile et désolée que le divin Vigneron daigne protéger et qu'il veut sauver, puisqu'il envoie des ouvriers qui travailleront de leur mieux à lui faire porter du fruit. L'on m'avait dit que c'était une mission difficile, mais j'étais loin de me faire une juste idée des nombreux obstacles qui s'opposent à la conversion de la pauvre Afrique. L'un de ces obstacles est l'esclavage que l'on dit pourtant ne plus exister. Il est bien vrai que la traite des noirs ne se fait plus publiquement, mais elle se fait en secret. La preuve, c'est qu'ici, à Khartoum, résidence du gouverneur général du Soudan, nous pourrions acheter des centaines d'enfants. Malheureusement notre pauvreté ne nous permet pas d'en acheter un grand nombre.

De plus, chacun est libre de garder autant d'esclaves qu'il lui plaît et de les traiter de la manière la plus indigne. Or, si, sous les yeux du gouvernement, les noirs sont ainsi traités, l'on peut se faire une idée de leur condition dans les endroits plus reculés où il n'existe pas plus de loi que de morale. La dégradation des nègres surpasse tout ce qu'on peut imaginer : ils sont plongés dans les vices les plus honteux et ils n'ont pas la moindre idée de pudeur. Les missionnaires espèrent peu des adultes. Leur espérance repose sur les enfants qu'il

faut presque toujours acheter ; alors on peut les élever à la mission, en faire de bons chrétiens, ensuite les marier entre eux et les éloigner de tout contact dangereux, surtout de celui des Musulmans.

La mission possède à El-Obeid, capitale du Cordofan, une colonie agricole à quelques heures de la ville ; cette colonie est exclusivement composée de chrétiens élevés à la mission. Il y a déjà un bon nombre de familles qui par leur conduite exemplaire font la joie des missionnaires et donnent de grandes espérances pour l'avenir. Au nombre des difficultés qui nous environnent, il faut mentionner celle de voyager et d'avancer dans le pays : ce qui ne peut se faire qu'à grands frais, avec beaucoup de danger et de fatigues énormes. Ajoutez le climat qui est meurtrier pour les Européens.

Lorsque je suis arrivé ici, il y a huit mois, nous étions quinze de notre caravane ; nous ne sommes plus que dix ! Un prêtre est mort pendant le voyage, deux religieuses sont mortes au Cordofan et deux frères convers ici à Khartoum. Les autres sont plus ou moins indisposés. Je suis le seul qui aie joui d'une excellente santé. Pourtant je puis assurer à Votre Grandeur que si je manque à la besogne, la besogne ne me manque pas. Monseigneur Comboni, notre évêque, doit venir prochainement d'Europe où il est allé pour recruter des missionnaires et des secours d'argent. Sa Grandeur est déterminée à pénétrer jusqu'aux limites de son immense vicariat, mais elle veut concentrer ses forces dans l'intérieur. Gebel Nouba sera le centre de ses opérations. Nos missionnaires de cet endroit ont déjà obtenu de magnifiques résultats.

Il n'y a pas de musulmans à Nouba ni dans l'intérieur, de sorte que les noirs, ne subissant pas leur pernicieuse influence, sont mieux disposés à recevoir les lumières de l'évangile. Ils sont aussi plus simples et bien moins vicieux que ceux de Khartoum et du Cordofan. Nous avons déjà expédié à Nouba un bon nombre d'enfants surtout les plus vieux et une bonne partie de notre matériel. Khartoum et El-Obeid seront de simples stations. Le climat de Nouba est plus supportable que celui d'ici et de Cordofan. Tout porte à croire que la moisson sera abondante dans l'intérieur ; espérons

que Dieu se laissera touché par les efforts et les sacrifices des missionnaires et par les prières que l'on fera pour eux, et qu'il aura pitié de la malheureuse Afrique !

La mission est bien difficile et les croix ne font pas défaut, mais il y a aussi de bien douces consolations. Pour ma part, je suis heureux et je ne vois pas au monde une position plus belle que la mienne. Ce serait une exagération de dire que nous avons tout à souhait et que nous ne souffrons pas un peu et même beaucoup quelquefois, mais le bonheur de travailler pour Dieu et pour le salut des âmes fait, sinon oublier les souffrances, du moins les endurer courageusement. La chaleur est grande sans doute, mais elle n'énerve pas comme les chaleurs du Canada ; elle n'ôte pas l'appétit, malheureusement elle n'apporte pas les provisions, ce qui la ferait trouver si aimable ! Ici à Khartoum, comme je l'ai déjà dit à Votre Grandeur, il y a peu à faire parmi les adultes ; mais nous donnons nos soins aux enfants et nous les baptisons lorsqu'ils sont en danger de mort. Pour ma part, j'en ai déjà envoyé quelques-uns au ciel. Le jour de l'Assomption, j'ai aussi baptisé une pauvre esclave qui est morte une heure après. Nous avons quelquefois des cas bien extraordinaires et bien consolants. Ce n'est pas sans difficulté, sans usage d'industrie, que nous pouvons parvenir jusqu'aux enfants qui sont en danger de mort : quelquefois c'est sous le prétexte de porter des médecines, mais généralement c'est au prix de bagatelles qui plaisent aux noirs qui ne sont que des grands enfants. La moindre babiole a pour eux beaucoup plus d'éloquence que le plus beau discours.

Pour me procurer ces bagatelles qui me donnent entrée chez les noirs, je n'ai que l'argent des messes et malheureusement depuis quelque temps nous avons bien peu d'intentions de messes à la mission, de sorte que sous peu il ne me restera pas un seul sou. N'ayant aucun parent en état de me venir en aide, et ne sachant que faire, j'ose m'adresser à Votre Grandeur pour obtenir quelques intentions de messes, si vous en avez à votre disposition. Je désirerais bien acheter au moins un petit nègre, mais il me faut cent cinquante francs pour un enfant de cinq à six ans. Cent cinquante francs pour moi, c'est une somme énorme et Dieu sait si

Jamais je pourrai parvenir à la réaliser. Le moyen de faire parvenir un peu d'argent ici est facile : il n'y aurait qu'à mettre des billets de banque française ou anglaise dans une lettre recommandée. Il y a ici un marchand français qui me changerait ces billets pour de la monnaie du pays et n'exigerait que très peu d'escompte, car il est grand ami de la mission. Soyez certain, Monseigneur, que je n'aurais pas le courage d'implorer la charité, si un seul sou devait être employé pour mon usage personnel.

J'ai toujours été pauvre et par conséquent accoutumé à me contenter de peu ; de plus, jouissant d'une bonne santé, ce serait très-mal de ma part de prétendre à plus qu'au strict nécessaire. J'espère que Votre Grandeur voudra bien me pardonner mon importunité en considération de cette œuvre sublime dont le but est d'envoyer au ciel de petits anges qui obtiendront les grâces les plus précieuses pour ceux qui auront contribué à leur bonheur éternel. Si ma reconnaissance pouvait compter pour quelque chose, je pourrais dire à Votre Grandeur qu'elle sera bien grande et durera autant que ma vie et au-delà de la tombe, si Dieu me fait miséricorde.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous offrir trois photographies ; une représente les missionnaires de Khartoum, le révérend Père Bononi, Vicaire-Général, le bon Père Antoine, Africain et élève de la Propagande et votre serviteur, avec ce qui nous reste du grand nombre d'enfants que nous avons sous nos soins ; l'autre, des religieuses avec leurs élèves ; la troisième enfin vous montrera la partie de la maison qui nous sert d'église et de sacristie. Ces photographies m'ont été données par un artiste qui est ici à Khartoum.

J'ose, Monseigneur, recommander à vos saintes prières la mission de l'Afrique Centrale, ses missionnaires et en particulier celui qui a été le diocésain de Votre Grandeur et qui a été déjà l'objet de ses bontés.

Prosterné avec le plus profond respect aux pieds de Votre Grandeur, je vous prie de bénir votre humble et reconnaissant serviteur.

A. BOUCHARD, Ptre., Missionnaire-Apostolique.

Mission Catholique,

Khartoum, Nubie Supérieure, Afrique (via Egypte).

## Diocèse de St-Germain de Rimouski.

La partie la moins connue des missions est certainement la côte nord du St-Laurent, le Labrador et l'Isle d'Anticosti. Il ne sera donc pas sans intérêt de faire connaître les travaux des missionnaires qui se sont succédé, sur cette rive à peu près inculte.

La limite entre le diocèse de St-Germain de Rimouski et celui de Chicoutimi est la Rivière Portneuf : à l'autre extrémité le diocèse du Hâvre de Grâce est séparé de celui de Rimouski par le Blan Sablon, vis-à-vis l'extrémité est de Terre-neuve.

Toute cette côte est fréquentés par des sauvages Montagnais, par des pêcheurs venant de toutes les provinces maritimes.

Un certain nombre de ces pêcheurs se sont fixés dans les postes les plus avantageux et y sont retenus par les profits donnés tant par la pêche que par la chasse.

### LES SAUVAGES.

D'après Thevet en 1617 le Père Paul célébra la sainte messe pour la première fois à Tadoussac dans une chapelle qu'il bâtit à l'aide des matelots et du capitaine Morel avec des rameaux et des branches d'arbres. Cette chapelle a subsisté six années entières.

La première mention des tribus de ces parages se trouve dans la Relation des Jésuites de 1635. C'est à l'occasion d'une bonne femme appartenant à la tribu des *Bersiamites* (le Père Paul Lejeune lui donne ce nom). Ce Père, étant aux Trois-Rivières avec le Père Buteux, la baptisa solennellement, le 18 février, dans la chapelle de la Conception. Elle s'appelait dans sa langue *Ouetata Samakheou* et reçut le nom d'Anne. Sa famille l'avait laissée auprès de l'habitation des missionnaires toute malade et couchée sur la terre dure. Les Français forcèrent les sauvages à lui dres-

ser une petite cabane. Les Pères lui portaient tous les jours à manger, et ensuite l'instruisaient. Comme cette femme fut probablement la première de cette tribu régénérée dans les eaux du baptême, le Père Lejeune se plaît à rendre compte des sentiments dont elle était animée.

Quoique le missionnaire lui fit remarquer qu'elle n'était pas obligée de s'accuser des péchés commis avant d'être chrétienne, cette femme ne laissait pas de s'en accuser à haute voix. Mais elle était très curieuse de savoir dans quel état serait son âme après sa mort. " Mon âme aura-t-elle de "l'esprit," demandait-elle au missionnaire; " quand elle " sera sortie de mon corps, verra-t-elle ? parlera-t-elle ?"— Le Père l'assura qu'elle ne perdrait aucune de ces facultés, qu'au contraire elle les posséderait d'une manière plus parfaite, et que la foi sincère en Jésus-Christ lui procurerait la connaissance de merveilles et la jouissance de très grands contentements.

La pensée de la métempsycose, en laquelle les sauvages infidèles croient généralement, lui vint alors en l'esprit et elle se fit expliquer la résurrection et la vie future. Elle s'inquiétait de ce qu'elle mangerait après sa mort, et de ce qu'elle verrait dans le ciel. Le Père lui donna des réponses qui la satisfirent et l'engagea à prier pour lui.

Et, comme les enfants dans la vie spirituelle ont besoin qu'on leur rende compte de tout, cette femme naïve s'écria : " C'est donc une chose bien bonne d'être là-haut, puisque tu " voudrais bien mourir pour y aller ? " A mesure que le Père dépeignait à cette néophyte le bonheur du ciel, son visage s'épanouissait, et elle dit avec l'accent d'une foi vive : " Je crois, et tu ne me verras jamais craindre la mort : " je la souhaiterai pour aller voir Celui qui a tout fait, je ne " me soucie plus de la vie."—Et en effet le reste du temps qu'elle vécut, cette femme ne laissa pas paraître le moindre indice de la crainte de la mort. Tel est le changement qu'opère l'instruction chrétienne dans une âme bien disposée.

Le Père Paul Lejeune donne la description des tribus qui étaient connues des missionnaires (1).

---

(1) Relation de 1640 p. 34.

“ A l'entrée du grand golfe de St-Laurent, du côté du Nord, on trouve, dit-il, les Esquimaux, peuple bien barbare et grand ennemi des Européens ;—suivant le même en montant, on rencontre les peuples de Chisedech et les Bersiamites, qui ont rapport avec d'autres qui sont à l'intérieur. Ensuite on trouve les sauvages de Tadoussac qui ont connaissance avec la nation du Porc-épi, et par l'entremise de ceux-ci, avec d'autres encore plus retirés.”

Comparant ces sauvages avec les Iroquois, le missionnaire disait (1) que “ ceux-là sont des agneaux et ceux-ci farouches comme des loups. ”.....“ Nos Nipisiriniens retournés depuis peu des Kyristinious qui trafiquent en la mer du Nord, ajoute-t-il, nous assurent qu'ils ont trouvé quatre cent hommes qui parlent tous Montagnais ; cela monte à quatre mille âmes.”

Les nouveaux chrétiens de la mission de St-Joseph firent d'abord connaître la foi à ces sauvages, qui s'en moquèrent comme de fables indignes de fixer leur attention ; mais par la grâce de Dieu, ils finirent petit à petit par admirer les articles du symbole, et dès lors leur parti fut pris. Ils montèrent à Québec et demandèrent un missionnaire pour les instruire. Le Père Jean de Quen savait déjà un peu la langue montagnaise, il était à Québec depuis 1635. Il se mit en route avec les sauvages dont le plupart étaient chrétiens. Ceux de Tadoussac vinrent à sa rencontre et lui témoignèrent toutes sortes de bonne volonté (2)

“ Ils me dressèrent, dit le bon Père, une cabane à part qui servit de chapelle et de maison tout ensemble, j'y célébrais tous les jours la sainte messe, où tous les chrétiens assistaient. J'y faisais l'eau bénite ; tous les dimanches j'y ai baptisé quelques catéchumènes avec les cérémonies de l'église. J'y assemblais les hommes et les femmes, et les enfants par diverses bandes à part pour les instruire. Il s'y trouva cinquante chrétiens qui se confessèrent à la Pentecôte.”

Les jours de fêtes et de dimanches les sauvages s'assem-

---

(1) Relation de 1641.

(2) Relation de 1642.

blaient après leur dîner dans la chapelle d'écorce pour réciter tout à leur chapelet avec le Père, puis ils chantaient une hymne en l'honneur de la Ste-Vierge, composée en leur langue.

Une fois l'hiver venu, ces bons sauvages partaient pour la chasse qui durait jusqu'à l'été. Mais pour reconnaître, comme dit la Relation de 1652, les jours d'honneur et de respect, c'est-à-dire, les jours de fêtes et dimanches, qu'ils gardaient dès lors soigneusement, ils demandaient des calendriers, que les missionnaires leur préparaient eux-mêmes d'avance. Cette coutume s'observe encore aujourd'hui et ce calendrier imprimé dans la langue montagnaise chaque année par le soin des missionnaires, ne les quitte jamais.

En 1652, quatre-vingts sauvages furent baptisés, et furent bien fidèles à la vocation chrétienne. L'Esprit de Dieu, remarque le chroniqueur, est partout saint et partout adorable : mais il n'est pas écouté partout également. Le silence des bois semble plus propre pour recevoir ces impressions, que le grand bruit des palais. Aussi doit-on admirer l'industrie de ces enfants de la forêt pour conserver les fruits du saint baptême. Les dimanches et fêtes, vers l'heure de la messe, ils se mettaient à genoux tous ensemble, récitaient l'oraison qu'on leur avait apprise, examinaient leur conscience, demandaient à Dieu pardon de leurs péchés, et même faisaient leur pénitence. Le missionnaire, qui rapporte cette belle pratique, remarque que personne ne la leur avait enseignée, et qu'on voit facilement quel en était l'auteur.

Il rend aussi témoignage à la grande foi de plusieurs : ainsi un chasseur se voyant, en un hiver où il était tombé peu de neige, exposé à périr de faim, parce que le gibier ne se laissait pas atteindre, se mit à genoux et s'écria : " Toi qui as tout fait, tu es le maître de mon corps et de mon âme : si tu veux que je meurs de faim, j'en suis content. Je mourrai paisiblement : fais ce que tu voudras, mais ne jette pas mon âme avec ces malheureux esprits qui brûlent dans les feux de l'enfer. C'est l'unique chose que je te demande, car tu sais que je t'aime." Là-dessus il se releva, reprit courage, sentit ses forces s'accroître et parvint à tuer du gibier.

Un autre chasseur, placé dans la même extrémité, fit

valoir auprès de Dieu l'innocence des bons chrétiens de sa troupe. "Regarde, dit-il à Dieu, ces pauvres femmes et ces enfants qui sont dans la cabane; ils sont bien meilleurs que moi; écoute leurs prières, ils te demandent à manger. Pour moi, il n'importe que je meure, mais aie pitié de ceux qui t'aiment." Cette confiance si admirable fut récompensée par une chasse suffisante.

Écoutons maintenant le Père DeQuen raconter une de ces missions chez les Onnamioucks, qui habitaient les côtes au-dessous de l'Île d'Anticosti, à une distance de quatre-vingt lieues de Tadoussac. "Nous descendîmes sur le grand fleuve qui paraît comme une mer, voguant sans relâche six jours durant. Nous abordâmes une anse, escarpée de hautes montagnes, sur lesquelles étaient un petit nombre de ces peuples qui nous regardaient de loin, pour voir si nous n'étions pas de leurs ennemis... Ils sont en effet poursuivis par les sauvages de Gaspé, qui traversent le grand fleuve pour les aller massacrer. Nous ayant reconnus ils descendirent, et firent paraître par leurs gestes et leurs yeux le plaisir qu'ils prenaient de nous voir.

Chacun de ceux qui accompagnaient le Père, se fit cathéchiste : de son côté le Père s'employa "selon l'étendue de son petit pouvoir, comme il s'exprime lui-même, à cultiver les plantes de cette nouvelle vigne, qui avaient déjà pris quelques racines en la foi, et imprimer dans les autres les premiers éléments du christianisme."

Le missionnaire en trouva une vingtaine capables d'être enrôlés au nombre des enfants de Dieu, et les baptisa, y compris le chef et toute sa famille. Cet homme conjura le père de retourner au premier printemps, l'assurant qu'il ferait part de son bonheur à tous ceux de son pays. Il promit d'en amener bien d'autres qui seraient bien aises de profiter de ses paroles.

Chaque jour le Père débarquait et disait la messe sur ces rivages, afin que Notre-Seigneur bénit son œuvre. "Mes matelots, dit le Père en parlant des sauvages, étaient les sacristains, qui dressaient et qui paraient notre autel avec plus d'amour et de volonté que de gentillesse."

---

## Lettre du R. P. Lacasse, O. M. I.

*A l'Aumônier de l'Archevêché de Québec, sur la visite de Sa Grandeur Mgr Dom. Racine, Evêque de Chicoutimi, à la Mission Montagnaise du Lac St-Jean.*

BIEN CHER AUMÔNIER,

Je vous laissai en toute hâte, l'autre jour, pour aller rencontrer Mgr de Chicoutimi qui était en visite pastorale au Lac St-Jean. Le 10 juillet, j'avais le bonheur de rencontrer Sa Grandeur à St-Jérôme et de recevoir sa bénédiction. J'étais en retard, mais Mgr voulut bien avoir pitié de son enfant. Après avoir pris ses instructions, je me dirigeai en toute hâte à ma mission bien-aimée, à la Pointe-Bleue, où m'attendaient mes chers Sauvages. Le long du chemin, j'eus à admirer la foi de nos populations. Non ! notre peuple ne périra point ! Ces braves compatriotes attendaient leur évêque ; voyez-les à l'œuvre : voyez-les nettoyer et blanchir leurs maisons, baliser leur chemin. Les malades sont aux portes, attendant un petit mot de consolation, une bénédiction spéciale, féconde en heureux résultats ; les enfants tendent leurs petites mains pour recevoir une médaille qu'ils conserveront toute leur vie ; et, dans leur vieillesse, une larme dans le regard, ils sauront dire à leurs petits enfants : "C'est le bon Mgr Racine, premier évêque de Chicoutimi, qui m'a donné cette médaille que vous voyez attachée à mon cou ; il m'est quelquefois arrivé de perdre mon portefeuille, dira-t-il, mais cette médaille, jamais !"

Je trouvai quarante-neuf familles groupées autour de la chapelle des Sauvages de la Pointe-Bleue. Quatre familles algonquines du St-Maurice étaient venues pour voir l'évêque —*Ka tsijcaiamituatset*—"le Grand Priant."

Je me suis mis à l'œuvre et mes Sauvages aussi. Ils voulaient faire les préparatifs d'usage : orner le chemin et la chapelle. Pour moi, qui n'avais que le temps d'ornez plus

ou moins leur cœur, je les laissai faire, sachant d'ailleurs que Mgr aimerait leur *sauvagerie*. Ils n'avaient à leur disposition que les arbres et les feuilles de la forêt, plus deux ou trois châles et trois ou quatre mouchoirs que les jeunes gens de la tribu voulaient utiliser sous forme de pavillons. Je vous concède bien volontiers, cher ami, que je n'ai pas le génie de l'invention, mais, j'avais beau réfléchir, je ne voyais pas la possibilité, avec de tels moyens, de faire quelque chose de passable. Rencontrant un de mes Sauvages, je lui fis part de ma crainte; il parut fort surpris de mon aveu: " Nous ne sommes pas si pauvres, dit-il, puisque nous avons toute la forêt à notre disposition. Il y en a, va, de l'épinette et du sapin dans le bois ! "

Le 15 juillet, les cloches de la paroisse voisine annoncent, à toute volée, l'arrivée de Monsieur. Bientôt, notre bon Père, le premier Pasteur de ce diocèse, sera au milieu de nous, dis-je, hâtez-vous.—" Tout est prêt, me dit le chef; tu vas voir, Père, que le Grand Priant va trouver cela beau," car, ajoute-t-il avec un air de confiance: " il doit aimer la forêt."—Oui, dis-je, et surtout il aime beaucoup ses enfants de la forêt, comme vous allez en avoir la preuve.

Le 17 au matin, les chemins étaient bordés d'épinettes, de sapins, de bouleaux..... et que sais-je? Ça et là des arcs rendaient la route presque impraticable, mais une surprise attendait Monseigneur et les dignes prêtres qui l'accompagnaient depuis le chemin jusqu'à la chapelle, distance d'un arpent. un chemin couvert, du plus bel effet, offrant passage aux voyageurs. Des épinettes rouges, au feuillage particulier, mariaient leurs couleurs aux feuilles du bouleau et au vert sapin. Chaque base de l'arc était entourée d'une bottine de fougères. Au-dessus de cette tête, à chaque arc, se trouvait, suspendue à une faible racine, une croix de fougères, se balançant au gré de la brise. Vous ne vous attendiez pas à voir de la fougère en cette affaire; eh bien! ni moi non plus; et surtout, je ne m'attendais guère à voir de si belles choses, avouons-le franchement, avec de si faibles moyens. L'immortelle des champs, parsemée avec discrétion sur tout le parcours de cette allée, rendait le coup-d'œil unique en ce genre d'ornementation. Mes Sauvages se rappelleront long-

temps l'exclamation que la majestueuse simplicité de ces décors arracha à l'âme sensible de Sa Grandeur : " Mes bons enfants des bois, que vous faites de belles choses ! Que c'est beau ! " Sans doute, il y avait dans cet éloge l'expression d'un sentiment de délicatesse que Monseigneur, vous le savez, possède à un si haut degré ; mais les prêtres qui l'accompagnaient me dirent : " Vous pouvez être fier de vos Sauvages ; quelle belle réception ! " et j'ai eu la faiblesse de les croire, avec d'autant plus d'aise que la seule chose qui jurait dans tout ce coup-d'œil, c'était une grande croix de fleurs indigènes que le vent avait toute mutilée : et c'était la seule chose faite par votre humble serviteur.

A cette occasion, j'aime à me rappeler le mot de mon cher *Thomashish*, déjà vieux et insensible aux beautés que crée la main de l'homme : " Le Grand Priant trouve cela beau, n'est-ce pas ? Que dirait-il donc s'il venait dans mon terrain de chasse ? le sapin y est bien plus fort, va ! " Les Sauvages reçoivent la bénédiction de Monseigneur, puis, on entre processionnellement dans notre humble chapelle encore inachevée. Le bon goût de Mme L. E. Otis et de Delle Tremblay avait su cacher ce que la main de l'architecte n'avait pas encore terminé. Aussi, que de travail, de veilles de leur part pour en arriver là !

La messe a lieu et le chant commence. Je ne sais si Sa Grandeur a eu des distractions, mais son oreille juste à dû lui dire, entre deux oraisons, que je n'avais pas accoutumé mes chantres à la mesure. Dans tous les cas, quand ma maîtresse cantatrice faisait un solo, les oreilles étaient attentives et les regards se tournaient involontairement pour voir d'où venait cette voix céleste. Elle ne crie pas à en trembler, comme font les cantatrices du jour, et malgré cela il est très agréable de l'entendre. Elle a certaines notes favorites qui produisent toujours en moi une vive impression.

Nous voici arrivés à la Confirmation. Monseigneur parle à ses bons enfants des bois : il les exhorte à être prévoyant, à ne pas tout dépenser dans les moments d'abondance ; de bien écouter la " Robe noire." S'adressant ensuite aux confirmés, il leur parla de la grande faveur qu'ils allaient recevoir de la part de Dieu, puisqu'il allait leur être donné de rece-

voir les sept dons du Saint Esprit. J'interprétai les paroles de Sa Grandeur à mes sauvages qui écoutaient avec la plus scrupuleuse attention. Parmi les confirmés, il y avait beaucoup de vieillards qui n'avaient jamais encore rencontré le "Grand Priant." Ils vinrent tous s'agenouiller devant lui avec une modestie qui frappait tout le monde.

Après la cérémonie de la Confirmation, Monseigneur alla bénir une belle statue du Sacré-Cœur, qui se trouve placée sur une hauteur en arrière de la chapelle où les Sauvages se rendent pour prier chaque jour. On dirait un lieu de pèlerinage.

Pendant que Monseigneur et sa suite recevaient l'hospitalité de M. L. E. Otis, l'agent du gouvernement anglais des sauvages, les canots se préparaient pour aller reconduire Sa Grandeur à Notre-Dame du Lac St Jean. Monseigneur voulut faire un bien grand plaisir à nos Montagnais en prenant passage à bord de leur frêle embarcation. Six canots s'avancent timidement sur les eaux paisibles du Lac. Monseigneur, de sa voix forte, claire et sonore, entonne l'"Ave maris Stella" que tous continuèrent avec entrain. Nos sauvages chantaient et ramaient de leur mieux. "Eh bien ! mon enfant, dit Monseigneur à l'un d'eux, es-tu fatigué ?" "Oh ! non ! Grand Priant, répondit celui-ci, on ne fatigue pas dans le canot de notre évêque."

Tout à coup, le soleil se cacha ; la surface du lac se ride. Nos sauvages interrogent l'horizon et les avirons frappent l'eau avec force. *La houle grossit et nous voilà ballotés par les vagues.* Vingt fois l'eau menace d'entrer dans notre *écorce de bouleau.* Monseigneur, aguerri par de nombreux voyages de ce genre, paraît aussi tranquille que s'il était sur la terre ferme ; encore il n'y a pas de crainte à avoir, ce sont des sauvages qui tiennent l'aviron, et la houle, vingt fois déjouée par leur habileté, prend le parti le plus sage : elle s'aplanit et nous permet de débarquer tranquillement devant le presbytère de M. Lizotte qui nous avait accompagné, et que nos bons sauvages appellent : " *Ka tsi jewatishit* "—celui qui est généreux—car, en l'absence du missionnaire, M Lizotte est un vrai père pour eux.

Il fallait donner un nom à Monseigneur. Nos Sauvages.

baptisent tous les étrangers ; mais, quel nom donner au “Grand Priant” que les blancs appellent Monseigneur Dominique Racine ? Il y eut bien des opinions. On propose, “*Ka miloshit*”—celui qui est aimable ;—“*Ka milotagosht*”—celui qui a une belle voix. Mais quelqu’un ayant fait remarquer que tous les “Grands Priants” étaient aimables et chantaient bien, ces appellations ne distinguaient pas le “Grand Priant Racine.” Un Sauvage de la forêt pur sang, dit que ce qui l’avait le plus frappé, c’étaient les fanons d’or de la mitre.—Quand le “Grand Priant” se tournait, dit-il, le galon d’or se soulevait et semblait prendre son vol comme une plume au vent ; je propose donc qu’on le nomme, *Ka mikuau sholiamit*—la plume d’or—“Le Grand Priant à la plume d’or.” L’opinion prévalut, et maintenant, le beau nom de “Racine” est changé en celui de “Plume.” Quant à l’or, c’est un qualificatif qui s’adapte aussi bien au premier qu’au second.

Il me reste à vous parler de la visite de Monseigneur à nos chers colons de l’Attikuapée. J’accompagnai Sa Grandeur dans cette visite. Malgré les fatigues de la visite pastorale, Monseigneur voulut bien aller encourager ces vrais Canadiens. Il porte tant d’intérêt à l’œuvre de la colonisation, qu’il ne pouvait se dispenser d’aller faire visite à ces pionniers de la civilisation. Il prend le canot et arrive au milieu de ses enfants. Vous dépeindre la joie de ces bons chrétiens est chose impossible. Ils sont là depuis quatre ans ; pas de chemins, pas de communication et dévorés par les mouches, les mouches de l’Attikuapée dont la renommée est vaste comme le monde. Cependant, la joie qu’éprouvent ces braves leur fait oublier toutes les douleurs passées. Monseigneur avait le cœur ému en serrant la main à tous ces fiers chrétiens qui lui sont si chers. Quelle bénédiction ne répandit-il pas sur les travaux de ces géants de la colonisation ! Les chemins, d’un chantier à l’autre, étaient balisés, les maisons ornées. Il fallut aller dans chaque maison ; manger au moins une bouchée sous chaque tente ; et, chose surprenante, un pain de Savoie, le seul qui soit jamais apparu sur les bords de l’Attikuapée, s’étalait pompeusement sur une nappe d’une blancheur irréprochable. Monseigneur sut trouver un mot heureux pour tous, et fit pleurer ces bonnes gens en

disant que s'il était libre, il choisirait cette colonie pour demeurer avec eux.

Quand le moment du départ arriva, les larmes longtemps comprimées éclatèrent; chacun, entourant Sa Grandeur, lui demandait un souvenir, une prière particulière, une bénédiction spéciale .... C'était le Père qui se séparait de ses enfants; aussi, Monseigneur ne put leur faire ses adieux qu'avec beaucoup d'émotion. " Ah ! me disait-il au retour, quelle belle visite je viens de faire !... Il est de ces choses qui pénètrent tellement dans le cœur qu'elles ne sauraient plus jamais en sortir."

Le lendemain, il fallait partir pour visiter le Canton Normandin. Les colons nous y attendaient. Monseigneur, qui ne compte pas avec la fatigue, fit ce voyage, aller et retour, dans une seule journée. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire la joie de ces colons; qu'il me suffise de vous dire que ce fut le deuxième acte du beau drame commencé à l'Attikuapée. Monseigneur s'extasiait à chaque instant sur la richesse du sol, sur tout le parcours du voyage. Lorsque, d'une petite hauteur, son œil contempla l'immense vallée de l'Attikuapée et de la Mistassini, il s'écria : " Pourquoi donc parler des Etats-Unis quand on a de si belles terres à défricher ! "

C'est qu'en effet, l'empressement d'un grand nombre de Canadiens à désertir notre pays pour se rendre aux Etats-Unis, sous prétexte d'y gagner quelque argent, pour retourner après dans les terres qu'ils ont abandonnées, est un fort mauvais exemple; car, outre que la petite aisance qu'ils ont essayé de se procurer en travaillant quelques années sur la terre étrangère n'a certainement pas profité beaucoup à leurs propriétés, ils ont singulièrement retardé la colonisation des terres voisines des leurs; sans parler ici des mauvaises habitudes que, bien souvent, ils apportent chez nous, après les avoir contractées dans les pays voisins.

Mais je m'aperçois, mon cher monsieur, que je suis bien long pour une simple lettre; je termine en vous promettant, si vous le permettez, de vous envoyer sous peu ce qui doit compléter cette relation sur ma chère mission.

Tout à vous, d'esprit et de cœur.

Z. LACASSE, C.M.I.

# MISSION DU THIBET

*Protégée par Notre-Dame du Sacré-Cœur.*

---

Lettre du Père GIRAudeau, missionnaire au Thibet.—(Annales de Notre-Dame du Sacré Cœur.)

Yerkalo, le 30 juin 1880.

*Mon Révérend Père,*

Je viens demander à votre charité de vouloir bien m'aider à acquitter en partie, une immense dette de reconnaissance que je viens de contracter envers Notre-Dame du Sacré-Cœur. Pour cela, il suffira de donner à cette lettre une place dans votre intéressante revue qui publie chaque mois les faveurs de notre bonne Mère du ciel.

Voici le fait : Au commencement de cette année 1880, les trois grandes Lamaseries de Lhassa, qui gouvernent le Thibet, on peut le dire, bien qu'elles n'en soient point légalement chargées, résolurent de se débarrasser, coûte que coûte, des missionnaires et des chrétiens, et de faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de la religion du Maître du Ciel, religion dont le voisinage leur cause tant d'alarmes. A cet effet, les lamas de Lhassa préparèrent le terrain en envoyant à toutes les Lamaseries des provinces soumises à la Chine, l'ordre écrit d'avoir à leur prêter main-forte pour l'expulsion ou l'extermination des missionnaires et des chrétiens. Tous les moyens étaient bons pour nous faire disparaître ; la capitale répondait des conséquences, quelles qu'elles fussent. Cet écrit portait les cachets du roi de Lhassa, du Talai-lama et des trois grandes Lamaseries. Les courriers porteurs de la circulaire devaient accomplir leur mission le plus promptement et le plus secrètement possible. Peu après le départ des courriers, le chef de la milice de Lhassa et les délégués des grandes Lamaseries se mirent en campagne et levèrent des troupes pour faire, disaient-ils, la guerre aux

Saguens (tribut de brigands limitrophe du territoire de Pathang). Grâce à ce mensonge, ils pensaient pouvoir réunir sur la frontière de Pathang une assez nombreuse armée qui, secondée par toutes les Lamaseries prévenues d'avance, tomberait sur nous à l'improviste et balayerait le terrain sans difficulté. Alors on était débarrassé du cauchemar d'avoir des chrétiens si près du roi, et la Terre des esprits rentrait dans son ancienne quiétude. C'est ce que l'on espérait, et le diable avait bien dressé ses batteries pour y réussir. Mais *Notre-Dame du Sacré-Cœur* veillait sur nous. Elle aussi avait pris une petite précaution humaine, si je puis parler ainsi et avait choisi un instrument dont Elle devait se servir, tout en laissant voir sa main dans tous les événements. Cet instrument était un Mandarin chinois, bien disposé à notre égard et doué d'une énergie bien rare dans les enfants du Céleste Empire. Cet homme venait occuper la première place mandarinale de Pathang au moment que Lhasa jurait notre perte. Un jour il apprit qu'un courrier extraordinaire venait d'arriver à la Lamaserie. Connaissant les lamas et les sachant capables de tout, il soupçonna aussitôt un complot. Sur le champ il envoya demander le courrier avec ses lettres et le *Kumôo* (supérieur) de la Lamaserie. Ayant pris connaissance de la circulaire dont j'ai donné le contenu plus haut, il demanda au Kumôo s'il avait l'intention d'obéir à Lhasa. Le bon Lama, sachant que c'était pour lui une question de vie ou de mort, répondit qu'il obéirait au représentant du Grand Empereur et non à d'autres. Cette réponse était bien une sorte d'apostasie, mais on peut affirmer qu'elle était sur ses lèvres et bien loin du cœur. Quoi qu'il en soit, l'aveu était important ; car les 1,800 lamas de Pathang pouvaient à eux seuls exécuter la besogne commandée par Lhasa. Peu après les lamas-soldats étaient à notre frontière. Le Mandarin leur fit savoir qu'ils auraient à lui couper la tête, à lui, avant de mettre la main sur nous et qu'il saurait défendre sa ville. Pathang pouvait donc compter sur l'énergie du Mandarin : mais il n'en était pas ainsi des deux chrétiens de Bongmé et de Yerkalo dont je suis chargé. Pour nous, pas de défense possible ; nous étions à la merci de nos ennemis. Aussi les chrétiens de Bongmé, qui connaissent

par expérience les procédés des *Lhassaoua*, ne tardèrent pas à se réfugier auprès du missionnaire, à Yerkalo, en attendant l'invasion. Quelques-uns de ces pauvres chrétiens, obligés de porter leurs petits-enfants sur le dos et de transporter leurs bagages pendant trois ou quatre jours au milieu de la pluie ou de la neige, m'arrivèrent ici dans un pitoyable état. Enfin je fus averti officiellement que dans deux ou trois jours au plus, l'armée de Lhassa marcherait sur Pathang, tandis qu'un détachement tomberait sur Yerkalo. La situation était grave ; je ne pouvais garder avec moi tous les chrétiens jusqu'à l'arrivée de ces bandits. J'envoyai, à sept ou huit lieues d'ici, dans un village païen du territoire du Yunnan, les femmes, les enfants et un certain nombre d'hommes chargés de veiller à la colonie et à mes bagages. Mais avant de partir, tous les chrétiens voulurent s'approcher des Sacrements ; ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême me prièrent de le leur conférer, afin de pouvoir supporter courageusement la persécution et mourir pour leur foi s'il le fallait. D'autres, trop peu instruits pour recevoir le baptême, voulurent recevoir le catéchuménat. Cependant, l'avenir n'était pas rassurant ; les païens disaient aux chrétiens : " Au Yunnan, on massacre prédicateurs de religion et chrétiens ; si vous fuyez de ce côté, vous n'échapperez pas, et, si vous restez ici, les lamas tombent sur vous." Aux yeux de tout le monde, notre situation était désespérée, la chrétienté de Yerkalo était perdue et, à sa suite, probablement toute la partie Thibétaine de la mission, comptant cinq chrétientés.

Dans de telles circonstances, privé de tout secours humain, seul et sans appui au milieu de tout un peuple qui se soulève contre lui, le missionnaire n'a pas à choisir vers qui se tourner : il lève les yeux vers le ciel d'où il attend tout son secours, et il s'abandonne à la sainte et adorable volonté de Dieu ; mais il espère, il espère envers et contre tout, jusqu'à ce que la ruine soit consommée. Nous n'avions pas attendu l'extrémité pour chercher un secours plus efficace que celui des hommes. desquels, du reste, nous n'avions rien à espérer. Dès que le danger fut certain, je fis commencer une neuvaine à Notre Dame du Sacré-Cœur, patronne de la chrétienté de Yerkalo, et à saint Joseph. Chaque jour j'offrais le Saint-

Sacrifice de la messe pour le salut de la mission. La messe terminée, nous récitons tous ensemble *cing Pater, cing Ave*, un *Gloria Patri* et trois fois les invocations : Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous, et saint Joseph, sauvez-nous. Les chrétiens dispersés devaient continuer à réciter ces prières, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de décider de notre sort.

Je vous avoue, mon Révérend Père, que j'avais une confiance sans bornes en Notre Dame du Sacré-Cœur, et j'attendais qu'Elle fit un miracle, si le miracle était nécessaire, car ce n'était pas ma cause, mais la cause des âmes qui était en jeu. Plusieurs fois, chaque jour, examinant sur mon toit les routes par lesquelles devait descendre l'ennemi, je disais au fond de mon âme : ô Notre-Dame du Sacré-Cœur, déjà en 1873, vous avez préservé cette chrétienté de la destruction, alors que toutes les autres étaient incendiées. Eh bien ! sauvez-nous encore une fois, vous le pouvez. J'offrirai plusieurs fois le Saint-Sacrifice en actions de grâces, les chrétiens vous seront reconnaissants et deviendront plus fermes dans la foi. Pour moi, je publierai cette faveur, afin que l'on sache au loin que votre protection s'étend sur toute la terre et que vous embrassez dans votre regard maternel les régions encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, aussi bien que celles qui sont depuis longtemps illuminées du flambeau de la foi. Non, non, ô Notre-Dame du Sacré-Cœur, Vous ne nous abandonnerez pas, cela est impossible ! Je n'oubliais non plus de demander à cette bonne Mère d'affermir mes pauvres chrétiens dans la foi et de les préserver du malheur de l'apostasie. J'eus bientôt la preuve que cette dernière prière était complètement exaucée. J'aurais à ce sujet des choses bien édifiantes à raconter ; mais ce serait donner à ma lettre une longueur démesurée.

Cependant notre situation ne s'améliorait point ; au contraire. Les lamas, sur le point de venir nous incendier, avaient déjà plusieurs fois jeté les sorts, et les réponses avaient été en notre faveur, il est vrai ; mais enfin les sorts étaient tournés contre nous ; peuple et lamas, consultant le diable à l'envi, s'accordaient à dire que c'en était fait de nous. Tous les chefs, un seul excepté, nous abandonnaient à la merci de Lhassa. Les lamas, prévoyant notre déroute

prochaine, défendaient au peuple de nous loger et de nous vendre ni nourriture, ni quoi que ce fût. Ils faisaient chasser mes chrétiens du village païen, où je les avais envoyés, leur accordant cependant la permission de coucher à la belle étoile, non loin du village, jusqu'à ce que je les eusse rejoints. Les païens de Yerkalo et des environs, fous de frayeur, cachaient leur petit mobilier dans n'importe quel buisson, et chassaient leur bétail aux sommets des montagnes, pour le soustraire à la rapacité des envahisseurs ; car ces pauvres païens étaient compromis aux yeux de Lhassa, pour nous avoir laissé nous établir parmi eux. Bientôt les Lhassaoua arrivent, dit-on, tout est perdu !... Non, ce ne sont pas les Lhassaoua qui arrivent, mais un de mes confrères de Pathang, qui vient m'annoncer que nous sommes sauvés. Le légat impérial, résidant à Lhassa, a ordonné aux lamas de rebrousser chemin, et ils se retirent. Ils ont stationné un mois à la porte de deux chrétientés sans défense, et n'ont rien osé contre elles. Ce dénouement était tellement inattendu et si peu naturel, que les païens ne voulurent pas d'abord y croire ; ils ne furent convaincus qu'en voyant les chrétiens retourner à leurs demeures. Mais ils ne sont pas encore parvenus à s'expliquer ce mystère. Comment ! Lhassa qui s'impose à tout ce qui est Thibétain, même dans les provinces réunis à la Chine ; Lhassa, qui a des milliers et des milliers de lamas à enrôler, sans compter le peuple qu'elle force à prendre les armes ; Lhassa, qui a annoncé la destruction complète de la religion chrétienne partout où il y a une Lamaserie ; Lhassa la formidable vient d'échouer sans combattre, et les chefs d'expédition se retirent sans piller, sans brûler !... Qu'est-ce que tout cela ?...

Cela n'est pas un mystère pour nous, qui avons le bonheur de voir la main de la Providence diriger tous les événements, et réduire à néant les complots des méchants quand Elle le juge à propos. Mais si cette défaite de nos ennemis n'est pas un mystère, je puis bien dire que c'est un miracle, et c'est le cri que chaque missionnaire a laissé échapper de son cœur, en apprenant l'heureuse nouvelle de notre délivrance.—“ Oni, c'est un miracle, et c'est Notre-Dame du Sacré-Cœur qui nous a sauvés !...” Les chrétiens n'en sont

pas moins convaincus, et j'espère qu'ils en seront pour toujours reconnaissants envers Notre-Dame du Sacré-Cœur, notre bonne Mère et aimable Patronne, ainsi qu'à saint Joseph.

Pour moi, mon Révérend Père, j'aime à voir dans cette signalée faveur de Marie un nouveau gage de ses futures miséricordes envers cette pauvre mission du Thibet, et si constamment persécutée depuis sa fondation. Mais j'y vois aussi, en même temps qu'un encouragement, une grande dette de reconnaissance à acquitter ; ce sera, je l'espère, l'œuvre de toute ma vie, et je ne cesserai de dire : Gloire et actions de grâces à Notre-Dame du Sacré-Cœur ! et loué soit saint Joseph !...

Veillez, mon Révérend Père, agréer, etc.,

P. GIRAUDEAU,  
Miss. apost. au Thibet.

---

## CIMBEBASIE (Afrique occidentale).

---

Le R. P. Duparquet, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, vice-préfet apostolique de la mission de la Cimbébasie, écrivait de la résidence de Kipandeka dans le royaume de Quanhama (17° lat. sud, 16° long. est de Greenwich), le 6 septembre 1879 : (1)

Je vous ai déjà annoncé que l'Ovampo avait dépassé de beaucoup mes espérances. Après un séjour d'un grand mois dans cette admirable contrée, je suis de plus en plus sous cette heureuse impression ; j'ai déjà recueilli tout un volume de notes sur le pays, mais, comme vous pensez bien, il m'est impossible de transcrire un si long travail. Je me bornerai donc aujourd'hui à vous envoyer une rapide esquisse de mon exploration depuis Olokonda jusqu'à Quanhama, à la résidence du roi Kipandeka.

C'est le mardi 12 août que j'ai quitté Olokonda dans mon wagon, en compagnie de M. Carlson, un négociant de l'Ovampo, qui se rendait aussi auprès du roi Kipandeka. Je dois vous dire d'abord, pour l'intelligence géographique de ces pays, que les diverses tribus ne sont jamais immédiatement contiguës les unes aux autres. Toujours elles sont entourées d'une forêt qui les sépare, forêt inhabitée, quoique le sol y soit de la même fertilité, et d'une étendue telle qu'il faut ordinairement deux ou trois jours pour la traverser en wagon. Après quatre heures et demie de marche, nous avons laissé le dernier village de l'Oudonga et sommes entrés dans la forêt. Toute la journée du 16, nous avons dû la parcourir. Comme nous étions à la fin de l'hiver, les arbres se dépouillaient de leurs feuilles et le paysage avait l'apparence de nos bois d'Europe pendant l'automne. Le sol, dans les clairières et même sous les arbres, était couvert d'un

---

(1) Emprunté au Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : *Les Missions Catholiques*.

beau gazon desséché, mais qui procurait un excellent fourrage à nos bœufs. Le jeudi, à six heures, nous avons rencontré le premier village du Quanhama et vers sept heures un quart nous sommes arrivés près d'un large étang entouré de fermes nombreuses. Là nous avons reçu le meilleur accueil du chef de la localité.

Nous avons passé chez lui une partie de la journée, puis nous nous sommes dirigés dans l'après-midi vers le village de la princesse Lhinona, sœur du roi et gouvernante du district d'Oktoudou. Nous devons nous arrêter chez elle pour prévenir le roi de notre arrivée dans son royaume et attendre ses ordres avant de nous rendre à sa résidence.

La route du village d'Okivera jusqu'à celui de Lhinona est tracée au milieu d'une prairie que l'on appelle ici *Omaramba*. Tout le Quanhama est couvert comme d'un vaste réseau de prairies qui donne à la contrée l'apparence d'un filet, dont le tissu est représenté par les *Omarambas*, et les espaces intermédiaires, par les champs, les fermes et les forêts.

Pendant la plus grande partie de l'année, ces prairies sont desséchées et recouvertes d'un très-beau gazon. Elles forment alors d'excellentes routes pour parcourir le pays en wagon, car l'Ovampo est une contrée absolument plate, sans la moindre colline, sans un seul rocher. Quand arrivent les pluies, vers le mois de février, les eaux s'élèvent dans le fleuve *Cunène*, puis débordent dans la contrée et coulent dans toutes les *Omarambas*. Elles sont claires et limpides, s'avancent lentement et d'une manière pour ainsi dire insensible, entraînant une multitude influie de poissons. Des légions d'oies et de canards accompagnent cette immigration de poissons et déposent leurs œufs dans les prairies où les indigènes en font une abondante récolte. Mais les oiseaux et les poissons ne sont pas les seuls produits qu'apporte dans la contrée le fleuve bienfaisant; un nombre prodigieux de grenouilles, de la grosseur d'un poulet, commencent aussi à pulluler de tous côtés. Les indigènes et surtout les enfants les poursuivent à coups de flèche et en font d'amples provisions. Quand les eaux se sont retirées, les viviers restent remplis de poissons, et les prairies riches de pâturages pour

l'alimentation des troupeaux. Ils sont si nombreux que la contrée en a reçu son nom, Quanhama signifiant, dans la langue indigène, *lieu de la viande*.

Les ressources provenant du règne végétal ne sont pas moins abondantes. Le pays n'est, en effet, qu'un immense jardin couvert de céréales, de haricots, de citrouilles, d'arbres gigantesques. Impossible de vous donner une idée de la quantité prodigieuse de fruits que produisent ces arbres. Leurs branches couvrent souvent un espace de 40 mètres de diamètre, de sorte que quatre d'encre eux suffiraient pour remplir un hectare. Avec l'un de ces fruits, le mohongo, on fait une excellente boisson qui ressemble assez au cidre.

Les richesses de la contrée pourraient encore être augmentées par l'introduction d'un grand nombre de plantes tropicales, telles que le bananier, le manioc, l'igname, la patate douce, l'oranger, le dattier, le goyavier, le manguier, etc., etc., toutes plantes qui réussiraient fort bien ici, ainsi que le prouvent les essais tentés à Humbé par les négociants portugais de l'autre côté de la rivière. Plus tard, je vous donnerai d'autres détails ; mais ce que je viens de vous dire suffit pour faire voir que cette contrée est une des plus fertiles du monde ; aussi les ressources alimentaires y sont à vil prix. Un bœuf coûte de 20 à 25 francs, une chèvre 2 fr. 50, une poule 0,10 centimes ; quant aux céréales, aux haricots, la quantité suffisante pour nourrir une personne par jour, revient à cinq centimes. Les indigènes avec les céréales fabriquent également une excellente bière, très-salubre, très-rafraichissante et très-nutritive. Pour me résumer, je ne puis mieux faire que d'emprunter l'expression des premiers voyageurs qui ont visité l'Ovampo et qui le comparent à un paradis terrestre.

Après cette courte digression sur la beauté et la fertilité du pays, je reviens à la partie historique de mon voyage.

Comme je vous l'ai dit, c'est le jeudi 14 août que nous sommes arrivés chez la princesse Lhinona. Elle nous a parfaitement accueillis et a, dès le lendemain, envoyé un courrier au roi, son frère, pour le prévenir de notre visite, et savoir le jour où nous pourrions nous rendre à sa résidence. Dès le samedi, les messagers du roi nous annonçaient que

nous pouvions partir après un délai de trois nuits. De grandes fêtes, qui avaient alors lieu à la cour, empêchaient de nous recevoir plus tôt.

En conséquence, le lundi 18, dans l'après-midi, nous nous sommes mis en route accompagnés des gens du roi, et le lendemain, dans la matinée, nous sommes arrivés à la résidence de Kipandeka. Il nous a fait installer dans une de ses fermes auprès de son palais, et nous a envoyé sans tarder des vivres en abondance et un nombreux personnel pour nous servir.

Ici, je dois vous dire que le roi est presque invisible aux étrangers. Ces derniers sont ou portugais ou anglais. Les Portugais arrivant de l'ouest sont installés au nord-ouest du palais chez un indigène nommé Ilipondjoua. Les Anglais venant du sud sont établis au sud; on ne souffre même pas qu'ils communiquent facilement les uns avec les autres. Des gardes sont placés pour les surveiller. Il est des négociants qui passent des mois entiers sans pouvoir obtenir audience du roi et même qui partent sans l'avoir vu.

Il y avait donc bientôt six jours que nous étions arrivés et chaque jour le prince nous faisait des présents sans que de mon côté je lui eusse rien offert. Enfin, le lundi 25 août, lendemain de la fête du Saint-Cœur de Marie, il m'envoya un grand pot de bière et me fit adresser ces paroles par son messager : "Tous les jours je t'ai donné des cadeaux, M. Carlson m'a envoyé aussi un présent en retour, pourquoi ne m'envoies-tu pas aussi le tien."—Là-dessus je fis répondre au roi : "que, moi aussi, je lui en avais apporté un, que je n'étais pas venu du reste pour négocier dans le pays, mais uniquement pour lui faire visite; que je tenais à lui offrir moi-même ce présent, qu'il n'avait qu'à m'indiquer le jour et l'heure où je pourrais avoir une audience "

Bientôt après, vers quatre heures du soir, le messager revint et m'annonça que le roi était prêt à me recevoir. Je fis ma toilette en grande hâte pour me rendre au palais avec M. Carlson et son interprète. Ce palais est vaste, quoique d'une architecture primitive. On se perdrait dans le labyrinthe de ses corridors, si on n'avait un guide. Je crois qu'il faudrait bien une demi-heure pour en faire le tour. Après

avoir attendu quelque temps dans une cour extérieure, nous fûmes introduits dans l'appartement du prince. Il était vêtu à l'euro péenne et nous reçut d'une façon très-affectueuse. Il me fit asseoir à sa droite sur le même siège que lui (un tronc d'arbre) et la conversation s'engagea aussitôt. Il demanda plusieurs fois mon nom, essaya de le répéter, puis il employa le mot *tati* (Père) en m'adressant la parole. Après avoir parlé de choses insignifiantes, on aborda la grande question, celle de l'établissement d'une mission catholique dans le pays. M. Carlson lui exposa que j'étais un missionnaire et lui demanda s'il lui serait agréable de me voir dans son royaume. "—Est-ce sérieusement ou pour plaisanter, répliqua le roi, que vous m'adressez cette question.—C'est très-sérieusement, lui répondis-je, et mon désir est véritablement de m'établir auprès de vous. Oh ! très-volontiers, dit-il, mon unique crainte, c'est que le Père ne s'en aille et ne veuille plus revenir. Toutes les autres tribus ont des missionnaires, pourquoi ne se fixent-ils pas aussi dans ma tribu qui est la plus puissante. Que le Père vienne, et je lui donnerai une excellente propriété."

Je lui fis alors demander sa protection pour notre futur établissement, ce qu'il me promit aussitôt. Je lui dis que j'allais retourner à Omaruru pour mettre mes affaires en ordre, mais que je m'empresserais de revenir après la saison des pluies. Enfin, on présenta les cadeaux. Le mien consistait en un beau rifle à deux coups pour la chasse aux éléphants, de la valeur de 250 fr. Le roi, qui est très-grand amateur de fusils, qui en a une collection d'environ 1,500 de toutes les espèces, fut très-content de mon présent.

Avant de prendre congé du roi, je lui dis qu'à mon retour, je ne voulais nullement lui être à charge, et que j'achèterais les vivres dont j'aurais besoin. "—Inutile de parler de ces choses, répondit-il, nous arrangerons tout cela." Depuis, sa bonté à mon égard ne s'est jamais démentie.

Comme vous le voyez, toutes les portes de l'Ovampo, cette merveille de l'Afrique, s'ouvrent devant nous. Chez tous les rois, la réception sera aussi cordiale. L'Ovampo offre donc de grands éléments de succès pour une mission.

## VOYAGE EN CIMBÉBASIE.

(Journal du R. P. Duparquet.)

### I

#### DE WALWICH-BAY A OMARURU.

28 janvier, *Walwich-Bay*.—C'est le mardi, 28 janvier 1879, à midi, que j'ai quitté *Walwich-Bay*, en compagnie du frère Omphre, dans un wagon qu'avait eu la bonté de me procurer M. Palgrave, commissaire de Sa Majesté la reine d'Angleterre en ces contrées. Ce wagon était traîné par 14 bœufs vigoureux ; et le personnel destiné à le diriger se composait de trois indigènes, un Hottentot bâtard, son fils et un Berg Damara.

Cette première journée de voyage a été la plus dure de toutes pour nos pauvres bœufs. *Walwich-Bay*, en effet, est entouré de dunes de sables et de plaines arides qu'il faut traverser avant d'arriver à la première étape, sur les bords de la *Souakop*.

Comme on ne rencontre sur ce parcours ni herbe, ni eau, il faut atteindre le plus vite possible la rivière, si l'on ne veut voir le bétail périr de fatigues et d'inanition. On met ordinairement 21 heures à faire ce trajet ; mais, comme nous nous étions un peu reposés durant la nuit, nous ne pûmes arriver que dans l'après-midi du 29 janvier.

29 janvier. *Usop Souakop*.—Pendant la nuit, nous avons rencontré dans le désert *Nariép* le wagon du prince *William Kamaherero*, héritier présomptif de la couronne du *Damara* et fils du roi actuellement régnant. Il se rendait au Cap pour visiter cette capitale et y traiter les affaires relatives au protectorat de l'Angleterre sur la contrée.

La station des wagons à *Usop* n'est pas tout à fait sur le bord de la rivière. Il faut environ une heure et demie pour y arriver. La route est des plus pittoresques, c'est une espèce de gorge ou de défilé entre des rocs énormes, qui doivent offrir,

ce me semble, un grand intérêt pour les géologues. J'y ai recueilli à tout hasard un bon nombre d'échantillons qui ont augmenté le musée des Petits Frères Maristes au Cap. Jusqu'à ce qu'on atteigne la rivière, la végétation n'est pas abondante ; toutefois, elle est loin d'être insignifiante pour la botanique. J'y ai trouvé des arbrisseaux de la famille des térébinthes, des perkensonnia, le cotylédon, le géranium ligneux, et bon nombre d'autres plantes remarquables par la vivacité de leurs couleurs.

Quant au lit de la rivière elle-même, qui est encaissée entre de très hautes montagnes de granit, ce n'est qu'une forêt d'annas et d'ébéniers. La flore des rochers se borne à peu près à des euphorbes gigantesques, à feuilles de cactus, et à des aloès très élevés, dont le tronc, élancé et blanc comme la neige, ressemble de loin à des couleurs de marbre. Sur le haut du plateau, on rencontre le *Weltvitschia mirabilis*, et les dunes de sables sont couvertes de naras et de tamarins.

Quoique l'eau ne se montre pas toujours à la surface du lit de la Souakop, le courant existe d'une manière permanente et il suffit de creuser un peu pour la rencontrer partout en abondance. En certains endroits même on l'aperçoit. Préservée ainsi dans le sable contre les ardeurs du soleil, elle conserve toute sa fraîcheur et sa limpidité au milieu des plus longues sécheresses. Il en est de même pour toutes les rivières de cette contrée. Ce n'est que pendant la saison des pluies que l'eau coule à plein bord ; pendant le reste de l'année, le cours des rivières est, pour ainsi dire, souterrain et s'effectue lentement et par l'infiltration. Toutes les rivières sont donc d'immenses réservoirs d'eau renfermée dans de grands bassins de granit sur une longueur qui atteint parfois une centaine de lieues, tel que cela existe pour l'Omaruru et la Souakop. Le sable qui les remplit les préserve d'une trop rapide évaporation et de la putréfaction qui résulterait de leur exposition aux rayons solaires. En outre, on profite de la saison sèche pour convertir le lit de ces rivières en jardins magnifiques ; là le froment et tous les légumes d'Europe croissent parfaitement, seulement il faut avoir soin de faire la récolte avant l'arrivée des pluies ; autrement le courant impétueux emporterait à la mer clôtures, jardins et récoltes.

Ce que le fleuve toutefois ne saurait entraîner, ce sont les magnifiques annas qui le couvrent de leur ombrage. Cet arbre, qui appartient à la famille des mimosées, est de première grandeur et produit des gousses farineuses qui rappellent le silique du *roubier*. Ces gousses sont une excellente nourriture pour le bétail, et constituent à peu près l'unique aliments des bœufs pendant le voyage de l'intérieur à la baie. Mais, un peu plus bas et non loin de la mer, la rivière forme une très vaste lagune remplie de roseaux qui donnent un fourrage d'assez bonne qualité, spécialement pour les chevaux incapables de supporter pendant l'été le climat de l'intérieur.

Les pluies, très rares dans cette zone du littoral, tombent souvent à plusieurs années d'intervalle, et c'est ce qui explique la pauvreté du règne végétal. Mais par contre, elle est douée d'un des plus beaux climats du monde. C'est un printemps perpétuel. On n'y a ni les brouillards du littoral, ni les gelées et les chaleurs du Damara central. On peut facilement y vivre en plein air, sans maisons et sans arbres. Un Anglais, tant soit peu excentrique, en a fait l'expérience, il y a seulement quelques années. Il est venu s'installer au milieu d'une plaine voisine avec une table et un matelas pour tout mobilier et a mené longtemps ce genre d'existence sans aucun préjudice pour sa santé. Je crois qu'il y a peu de pays assez favorisés pour permettre avec impunité ces habitudes des temps primitifs. C'est ainsi, d'ailleurs, que vivent nos bushmen et plusieurs autres tribus dont j'aurai l'occasion de vous entretenir plus tard.

Comme nos bœufs étaient très fatigués, nous avons passé trois jours à Usop, et malgré son aridité, ce lieu n'était pas sans charmes pour moi. Il me semblait que les anciens solitaires de la Thébàide auraient envié ce beau ciel, ces rochers pittoresques et ces paisibles solitudes.

31 janvier.—Le 31 janvier, nous nous sommes remis en route à travers le désert Nariép, et vers minuit, nous sommes arrivés à un endroit nommé Davip; nous avons envoyé les bœufs à la rivière Souakop peu distante de cette localité. Deux autres treks nous ont conduits le jour suivant, l'un à Riet ou Roseau, l'autre à Salem, localités situées dans le lit de la même rivière.

Salem est le premier village qu'on rencontre en se rendant dans l'intérieur. C'est aussi là que commence la zone des pluies. La végétation est moins chétive, et elle devient même assez abondante pour fournir quelques pâturages. Ce village est habité par des Hottentots bâtarde qui ont quitté le territoire de la colonie du Cap. Nous retrouverons cette race tout le long de la rivière Souakop. C'est à Salem que j'ai vu les derniers naras. Un missionnaire prussien y avait aussi semé autrefois un dattier qui, aujourd'hui, est chargé de fruits.

3 février. *Salem Deep-Dale.*—Le lundi 3 février, nous avons quitté Salem et avons gagné Deep Dale, après deux ou trois heures de marche.

*Deep-Dale*, ou la vallée profonde, doit son nom à son emplacement au milieu de la rivière Souakop encaissée en cet endroit dans une gorge de rochers extrêmement élevés. Pendant les quatre jours que j'y ai passés, j'ai en vain essayé d'atteindre le plateau supérieur. Après une ascension de trois heures, il m'a fallu redescendre sans avoir pu y parvenir. Les arbres de Deep-Dale ne sont pas aussi beaux que ceux de Salem, ce que j'attribue à la destruction permanente qu'en font les colons, pour agrandir leurs jardins. Par contre, des cultures magnifiques ont remplacé les bois. La moisson du froment était alors terminée; mais les jardins étaient couverts de melons d'Europe et de melons cafres, de pastèques, de citrouilles et de sorgho sucré que les colons nous vendaient à très bon marché. J'en ai rempli mon wagon, et pendant tout le reste du voyage, nous avons pu nous rafraîchir avec ces fruits délicieux qui croissent ici presque sans culture.

Là se trouvait la famille de mon conducteur, Saul Samson. Pendant tout notre séjour dans la localité, ces braves gens ont été aux petits soins pour nous, nous fournissant en abondance de la viande, du laitage et des fruits. Il peut y avoir environ 80 personnes dans ce petit village. Ce sont en partie des Berg Damaras. Ces indigènes sont très pauvres et vivent presque exclusivement de racines et de fruits sauvages. L'un d'entre eux nous apporta une grande corbeille de petites baies jaunes du *Grewia flava*. Elles ont une saveur assez

sucrée, mais sont presque entièrement dépourvues de pulpe. La femme de Samson me prépara aussi du café avec les semences de l'anna, boisson qui me parut avoir un goût assez agréable.

*7 février.*—Le vendredi, 7 février, nous continuâmes notre voyage en gagnant, par le lit de la rivière, une autre petite colonie nommée Oribis.

Cette ferme appartient à un bâtard assez intelligent et très laborieux, Mathieu Mortle. Depuis une dizaine d'années, il habite cet endroit avec sa vieille mère, qui est, dit-on, plus que centenaire, et avec ses enfants et petits enfants. Il possède de vastes champs de froment, de nombreux troupeaux de vaches et de moutons mérinos. Cette famille de Griquas séjournait primitivement dans le Griqualand à la jonction du Vaal de l'Orange. Elle émigra ensuite à Philippolis dans le Free-State, et de là a traversé tout le nord de la colonie du Cap et tout le grand Namaqualand, pour venir se fixer sur les rives de la Souakop. Mais cette contrée lui paraît peu fertile, et un voyage que notre hôte a fait l'an dernier dans les montagnes du Kaoko, près de Cunène, lui donne un vif désir d'entreprendre cette nouvelle pérégrination avec toute sa famille.

*8 février.*—Le samedi, 8 février, trois heures de marche nous conduisirent par le lit du fleuve à un endroit nommé Dor Serafir. Là se trouvait aussi une famille griqua et un grand nombre de Berg Damaras avec des troupeaux de chèvres.

C'était notre dernière étape dans le lit de la Souakop : quatre jours de marche nous restaient encore à faire à travers les montagnes pour atteindre Omaruru, terme de notre voyage.

*9 février.*—Le dimanche, 9 février, nous quittâmes Dor Serafir et voyageâmes toute la nuit à travers une contrée qui n'est qu'un amas de roches granitiques. Le lendemain, 10, nous étions à Hababis d'où nous envoyâmes les bœufs aux fontaines d'Ouvip, à deux lieues environ. De tous côtés, on ne voyait que montagnes ; le sol était couvert de graminées et d'arbustes, mais je n'y ai remarqué aucun arbre de haute futaie.

10 février.—Un orage éclata vers midi et la pluie rafraîchit l'atmosphère. Les fourmis blanches se mirent à pulluler de tous côtés, et on m'en apporta comme une véritable friandise. Je les mangeai toutes vivantes et leur trouvai effectivement un goût assez délicat, rappelant avec avantage celui de nos noisettes. Les fourmis blanches occupent une place importante parmi les substances alimentaires de cette contrée.

11 février.—Le 11, nous arrivâmes dans la matinée à un endroit où je retrouvai des érythrèmes, et le soir à Karibib, sur la rivière Harokab, tributaire de la Khan, un des affluents de la Souakop.

Karibib est un large village de Hottentots. Leurs huttes arrondies sont construites autour de belles fontaines creusées dans des roches calcaires. Toute la population est vêtue à l'européenne et offre les apparences de la vie civilisée. A Karibib viennent aboutir deux autres routes de Walwich-Bay, l'une partant d'Hykamkcp et suivant la rive gauche de la Khan, l'autre de Nonodas et longeant la rive droite de la même rivière. Elles sont plus courtes qu'en suivant le lit de la Souakop, mais ont le grand inconvénient d'être dépourvues d'eau pendant une partie de l'année, ce qui exige alors une traversée très rapide et une marche forcée, si on ne veut s'exposer à voir les bœufs périr de soif et d'inanition.

Ce village est sous la juridiction du prince hottentot Abraham Zwartboei dont la résidence est à Eockberg. Toute cette population est protestante. Karibib est renommé pour l'excellence de ses pâturages : aussi les Européens d'Omaruru y envoient presque tous leurs troupeaux.

Le même soir, nous quittâmes Karibib, et après avoir parcouru de vastes plaines couvertes de graminées, nous arrivâmes le lendemain à Etiro, première station des Hereros.

12 février.—Je retrouvai encore là dans le lit d'une rivière de magnifiques annas, mais évidemment la contrée s'élevait insensiblement, car la gelée avait brûlé toutes les jeunes branches de ces arbres. Il y a en cet endroit une curiosité géologique assez remarquable : c'est une ceinture de rochers entassés les uns sur les autres ; ils offrent ainsi l'apparence de murs cyclopéens avec une ouverture qui ressemble à une porte de ville fortifiée. Au premier abord, on serait tenté

de prendre ces immenses murailles pour une œuvre artificielle, si la pensée pouvait venir que les indigènes aient jamais conçu des travaux de ce genre.

13 février.—Le 13 février, nous laissons Etiro, et le lendemain dans la matinée nous arrivions enfin à Omaruru, après un voyage de 18 jours, mais qu'on peut, à la rigueur, accomplir en 6, lorsqu'on prend la route de Nonodas.

14 février.—Omaruru est la résidence du prince Katchahe-re, qui gouverne une des plus grandes tribus du Damara. C'est le principal centre de population de toute la contrée. Cette localité doit son importance à une puissante maison suédoise qui monopolise à peu près à elle seule le commerce du pays. Elle a été fondée par un jeune et courageux compagnon du voyageur Anderson, M. Axel Erikson qui, par son travail et son intelligence, a su se créer la position qu'il occupe aujourd'hui. M. Erikson est en effet la plus haute personnalité de ces contrées. Les Indigènes l'appelle Ka rouapa, c'est-à-dire, l'homme blanc par excellence ; son influence est souveraine parmi toutes les tribus. J'avais eu la bonne fortune de lui être spécialement recommandé ; et sa protection ne nous a jamais fait défaut. Les services qu'il nous a rendus jusqu'ici sont inappréciables. Aussi la mission catholique aimera-t-elle toujours à placer son nom parmi ceux de ses bienfaiteurs.

Omaruru n'existe que depuis une dizaine d'années et est appelé, je crois, à rester le centre commercial de tout le Damara. C'est là que viennent se ravitailler tous les chasseurs du lac Ngami, de l'Okavango, du Cunène et du Kaoko ; un service bi-mensuel de wagons, entre la baie et Omaruru, établit des communications régulières avec le cap. Les produits importés sont spécialement de la poudre, du plomb et des armes à feu, les exportations consistent en ivoire, plumes d'autruche et bétail. Ce dernier est conduit par terre à la colonie à travers le grand Namaqualand.

Omaruru doit non-seulement son importance à son commerce, mais encore à sa position privilégiée sur le bord d'une belle rivière et au milieu d'une immense plaine toute entourée de hautes montagnes.

Cette plaine, il est vrai, est, comme le reste du Damara,

trop rocailleuse et trop desséchée pour être propre à la culture, mais excellente pour le bétail. Non-seulement, en effet, les graminées y sont de première qualité, mais les arbrisseaux et les arbres offrent de riches pâturages pour les chèvres et les moutons. Lorsque arrive la saison des pluies, tout le pays n'est qu'un immense jardin émaillé de fleurs. Les rochers eux-mêmes se couvrent alors de verdure.

Un grand nombre de plantes produisent des bulbes alimentaires, telles que l'inchis, l'oxalis, le brushu et plusieurs cucurbitacées. Une autre plante, un tribulus, couvre le sol d'un tapis éblouissant de fleurs jaunes et offre un excellent pâturage pour les animaux; en même temps ses graines et même ses fleurs sont mangées avec avidité par les pigeons et les pintades. C'est à ces graines ainsi qu'à l'inchis qu'on doit, je crois, attribuer la quantité prodigieuse de pintades qu'on rencontre dans le pays. Un chasseur peut, dans une seule journée, en remplir une voiture.

Ajoutez à ce don de la nature celui d'un climat merveilleusement agréable et salubre; et vous jugerez si les géographes du temps passé qui ont qualifié cette contrée des epithètes de sablonneuse, aride et inhabitable, ont écrit sur ce sujet avec connaissance de cause. La mauvaise réputation faite à ce pays et partant le peu d'intérêt qu'on y porte en Europe, voilà un procès à reviser. J'espère bien que la lumière ne tardera pas à se faire. En ce moment, M. Dufour, un des membres distingués de la Société de géographie de Paris, explore cette contrée en chasseur et en géographe. Je ne doute nullement que la relation de son voyage ne corrige beaucoup d'erreurs. Mais reposons-nous pour le moment à Omaruru; dans quelques semaines, nous irons visiter nos bons rois de l'Ovampo qui ne sont peut-être guère mieux connus que ceux du Damara.

## II

### D'OMARURU A OTYOWALUNDU.

3 juillet. *Epako*.—C'est le 3 juillet dernier que j'ai quitté Omaruru. Mon wagon n'était attelé que de 12 bœufs; mais

tous, heureusement, étaient déjà habitués aux longs voyages ; ils revenaient du fleuve Okavango.

Notre première étape était fixée à Epako. Nous mîmes cinq heures et demie pour arriver en cet endroit. C'est un lieu très pittoresque, au pied d'une haute montagne. De tous côtés on aperçoit des sommets très élevés.

Un affluent de l'Omaruru prend sa source à peu de distance et fournit de l'eau en abondance à cette localité. Là réside un petit chef héréro nommé Kaïndé. C'est un des principaux officiers de l'armée indigène. Ses gens nous firent le meilleur accueil et nous apportèrent du laitage.

Comme mes hommes avaient de nombreuses connaissances dans ce village, il fallut y passer deux jours.

5 juillet. *Otyona* ou *Okhyona*.—Le samedi 5 juillet, trois heures de marche nous conduisirent à Otyona par un chemin très accidenté, tracé au milieu des montagnes et d'une forêt d'acacias. Les pintades pullulaient dans les bois, et le bouver en tua plusieurs qui servirent à varier l'ordinaire de notre cuisine. A Otyona, on trouve de l'eau en abondance dans le lit de la rivière. Là j'ai pu admirer de magnifiques omborombonga, arbres gigantesques de la famille des cambrétacées que les Héréros vénèrent comme leurs ancêtres, sans doute parce que cet arbre croît dans le pays d'où ils ont émigré dans les siècles passés. D'innombrables troupeaux venaient boire aux puits creusés dans la rivière ; mais, malgré le grand concours des indigènes, je ne pus trouver aucun village aux environs. Ce fait me donna l'explication d'une difficulté soulevée en moi par les récits des voyageurs qui ont écrit sur ce pays.

En lisant Anderson, Bamès et Chapman, j'avais toujours été surpris de ne rencontrer en leurs ouvrages le nom d'aucune ville, et même presque d'aucun village. C'était à croire que le pays était inhabité. Cette déduction serait fautive, mais il est vrai de dire qu'il n'y a pas de villes dans le Damara, et à peine quelques villages. Les populations sont, en effet, essentiellement pastorales, l'agriculture étant impossible dans cette contrée, soit à raison de la nature rocailleuse du sol, soit à raison de la sécheresse du climat. Par suite de ces conditions géologiques et climatériques, les peuplades n'ont pas de rési-

dence fixe. D'un autre côté, l'unique alimentation des Héréros consistant dans le laitage, ils sont obligés de mener une vie à peu près nomade, pour suivre le bétail là où se trouvent les pâturages et les fontaines. Pendant la saison pluvieuse, ils consomment les fourrages qui croissent dans des lieux dépourvus de puits. Ils abreuvent alors leurs troupeaux aux *vlegs*, ou réservoirs formés dans le creux des rochers. Pendant la saison sèche, ils doivent nécessairement se rapprocher des fontaines et du lit des rivières. Les terres sont indivises, et la propriété territoriale n'existe pas ; chaque tribu, néanmoins, a son territoire déterminé.

Les cartes géographiques du Damara ne peuvent donc être remplies par des noms de villes. A celles-ci doivent être substituées les fontaines et les rivières autour desquelles les populations se réunissent nécessairement. Ces fontaines ont l'avantage d'offrir des positions très stables et toujours faciles à reconnaître. C'est là, d'ailleurs, que viennent aboutir tous les chemins du pays. A Otyona, la route de l'Ovampo se bifurque pour se rejoindre de nouveau à Otyowalundu. Chacune de ces deux voies a son avantage. Celle de l'ouest a des sources plus abondantes, mais est très rocailleuse ; celle de l'est est excellente, mais, dans la saison sèche, elle a deux fontaines, éloignées de dix-neuf heures de marche l'une de l'autre, ce qui oblige le bétail de rester une journée entière sans être abreuvé.

Mon bouvier ayant perdu le petit troupeau de moutons réservés pour la nourriture pendant le voyage, il nous fallut passer toute la journée du dimanche à Otyona. Enfin, les moutons furent retrouvés vers le soir, et le lundi 7 juillet, nous partîmes pour Otyouvapa. Même route que les jours précédents, à travers des forêts d'acacias.

7 juillet. *Otyouvapa*.—Nous arrivons l'après-midi à Otyouvapa. Il y a là de l'eau en abondance dans le puits d'Ombomboga. Mon bouvier me perd encore en cet endroit, d'abord un bœuf, et de nouveau les moutons. Il me faut rester deux jours pour chercher ces animaux. Pressentant alors qu'avec un personnel aussi négligent, j'aurais beaucoup d'ennuis durant le voyage, je pris la résolution d'attendre le wagon de M. Gonning, un chasseur, qui se rend aussi du côté de l'Ovampo.

Je dus séjourner ici deux jours. Je consacrai ce loisir à étudier la flore de l'endroit, et particulièrement les racines alimentaires qui forment en grande partie la nourriture des Bushmen et des Berg Damaras. Les différentes plantes bulbeuses que j'ai rencontrées jusqu'ici dans cette région, sont au nombre de neuf, à savoir : l'inchis, le brushu ou mashoua, le kimaka, l'ona, l'omigui, l'omönguidé, un oxalis et une iridée dont j'ignore les noms spécifiques.

L'inchis est une cypéracée qui produit, à l'extrémité de chacune de ses racines, un bulbe de la grosseur d'une petite cerise. On le mange rôti dans la cendre ; le pays en fournit une telle quantité, qu'ils pourraient presque suffire à la nourriture de tous les habitants dans les années fertiles. Ces bulbes sont également recherchés par les pintades et les perdrix.

Le mashoua ou *water root*, appelé aussi brushu par les Betchouanas, est une plante ligneuse et vivace de la famille des apocynées. Quoique cet arbuste soit très petit et n'ait pas plus de deux décimètres, du moins les pieds que j'ai arrachés, il produit un tubercule gros comme la tête d'un homme. Il a à peu près la consistance et la saveur de nos radis, sauf qu'il n'est pas épicé. Cette plante croît dans les endroits les plus arides, au milieu même des rochers ; aussi il nous fallait employer une barre de fer pour l'extraire. Cette racine, en même temps qu'elle désaltère, fournit un bon aliment, et les Bushmen, lorsqu'ils traversent les déserts sans provisions, n'ont souvent pour subsister que ce don de la Providence. Les Européens la mangent aussi avec plaisir. Elle mériterait d'être cultivée.

Le kimaka est une cucurbitacée grimpante. Le fruit, de la grosseur d'une cerise, est vert et rouge, avec des taches blanches. Les racines sont allongées et ressemblent aux ignames de Chine. Nous en avons mis une dans le feu, et lorsqu'on l'a retirée, elle paraissait carbonisée. Toutefois, elle était encore très aqueuse et comme crue. Cette plante est également vivace, et la culture en serait facile.

Je n'ai pas vu la tige de l'ona, mais seulement les racines ; celles que je trouvai étaient très longues ; après la cuisson, elles avaient une saveur rappelant celle du salsifis. Malheureusement, elles sont tellement fibreuses qu'on ne peut guère que les sucer.

Je n'ai vu qu'un tubercule de l'omigui. Il était énorme, égalant en dimension nos grosses citrouilles. La chair en est blanche, marbrée de rose, mais d'un goût assez insipide. C'est le plus gros tubercule que je connaisse.

L'omonguidé est un arbre de moyenne grandeur dont les indigènes recherchent les racines, soit pour en faire une bouillie, après les avoir séchées et écrasées; soit pour en faire du café après les avoir torréfiées. Je pense que c'est le mot-lapides Betchouanas.

L'oxalis, dont je fais mention ici, croît dans les montagnes et porte de jolies fleurs violettes. Les feuilles sont également violettes en-dessous. Il produit un tubercule en forme de massue, de la grosseur d'une petite carotte. Il a un goût fort délicat et peut être mangé cuit ou cru.

- Le dernier bulbe est de la grosseur et de la forme de nos oignons de crocus. La fleur est bleue et fort jolie. Ce petit oignon a une saveur très agréable. Il doit appartenir aux iridées ou à une famille voisine.

Il y a encore beaucoup d'autres plantes alimentaires dans ces contrées, telles que des pourpiers, des brèdes, des morelles, qui croissent dans tous les pays tropicaux, et d'autres végétaux particuliers au sol, tels que les melons du désert; mais je n'ai pas eu l'occasion de les étudier suffisamment, et d'ailleurs, je tiens à ne traiter que ce qui concerne cette localité.

Il faisait très froid la nuit pendant notre séjour à Otyouvapa; l'eau était glacée le matin. Toutefois, cet abaissement de température ne paraissait nullement incommoder les petits bergers hérérés dont le vêtement ne dépassait pas la largeur de la main, et ne pouvait en aucune manière les préserver de la rigueur du froid. Ils vivent ainsi sans maisons et sans habits, dans une région où la température descend parfois à huit degrés au-dessous de zéro. Il est évident qu'ils supportent plus facilement que les Européens les alternatives du froid et de la chaleur.

Enfin, le 12 juillet, le wagon de M. Ganning était arrivé : nous quittâmes Otyouvapa, et après une marche de six heures environ, nous fîmes halte, vers l'entrée de la nuit, à une lieue d'Ozongombo.

13 juillet. Ozongombo.—À Ozongombo se trouvent deux

puits très profonds dans le lit d'une rivière. Nous étions arrivés dès le matin, mais la multitude des troupeaux à abreuver était si grande qu'il nous fallut attendre jusqu'au soir pour faire boire nos bœufs.

Pendant la journée nous reçûmes la visite de Bonguéhonha, chef de ce district. Il était tout ruisselant de beurre et vêtu d'une très grande quantité de lanières de cuir auxquelles étaient suspendues quelques peaux d'animaux. Il nous fit un excellent accueil et donna les ordres nécessaires pour qu'on nous accordât l'usage des puits.

*Pallah fontein* ou *Ombakaha*.—Partis d'Ozongombo à huit heures du soir, il nous fallut marcher toute la nuit et le jour suivant, pour n'arriver que le surlendemain à Pallah-fontein où se trouvait un des puits les plus rapprochés. A moitié chemin, nous vîmes bien l'ancienne fontaine d'Otyikango, mais les Damaras, s'étant avisés de la creuser trop profondément, avaient atteint une couche géologique perméable dans laquelle la source a disparu pour toujours.

A Pallah-fontein, appelé aussi par les indigènes Ombakaha, il y a de nombreux puits dans le lit d'une rivière qui passe au nord du mont Brandberg et se jette dans la mer sous le nom d'Ukab par le 21<sup>e</sup> degré environ de latitude.

En cet endroit nous avons trouvé un Boer avec sa famille. Il s'appelait Dutoit et appartenait à une émigration de fermiers du Transwaal qui viennent de s'établir dans les montagnes du Kaoko, sur la rive sud du Cunène, entre l'Ovampo et la mer. Je vous entretiendrai plus tard de cette nouvelle république qui ne fait que de naître et dont la pérégrination de cinq ans fournirait le sujet d'une épopée. Un grand nombre sont morts de soif en traversant le désert de Kalahari ; d'autres ont succombé à la fièvre sur les bords du Limpopo, du lac Ngami et de l'Okavango. Ils ont dû se frayer un chemin à travers les populations hostiles de l'Ovampo et du Damara, et viennent enfin, après des souffrances et des privations inouïes, d'arriver au terme de leur destination. Cette petite colonie est remplie de noms français. Le premier commandant était un Laurent Duplessis. Ce sont les descendants des anciens huguenots qui quittèrent la France après la révocation de l'édit de Nantes. Qui eût pensé que, deux siècles

plus tard, on retrouverait ces familles sur les rives du Cunène, aux frontières de l'Ovampo !

A Pallah-fontein, M. Goning avait donné rendez-vous à plusieurs de ses chasseurs, et deux ou trois vinrent le rejoindre. Parmi eux se trouvait encore un descendant des huguenots français, nommé Gabriel. Ces chasseurs n'ont point de demeure. Ils se construisent un abri avec quelques branches d'arbres, et cela leur suffit dans ce climat privilégié. Comme on attendait un attelage de bœufs pour conduire M. Dutoit à Omaruru, on dut passer une journée tout entière à Pallah-fontein. Les chasseurs en profitèrent pour poursuivre les autruches, et parvinrent à en prendre une. Toute la chasse aux autruches consiste à les fatiguer jusqu'à ce qu'elles tombent d'épuisement. On ne peut les chasser avec succès que pendant la saison chaude. Lorsqu'il fait froid, il est difficile de les épuiser complètement. Ce bel oiseau est la plus grande richesse de ces contrées. La chair et les œufs sont un excellent aliment, et les plumes un article de commerce très recherché. En outre, les autruches se multiplient facilement à l'état domestique et ne coûtent rien pour la nourriture. Dévorant toute espèce de végétaux et de graines, même les feuilles des arbres et des arbustes épineux, elles peuvent vivre dans les régions les plus arides, où l'existence animale paraît presque impossible ; on dirait même que ce sont pour elles des lieux de prédilection. C'est ainsi qu'elles recherchent le désert Kalahari et les côtes abruptes du littoral. Il est regrettable que ces oiseaux, à l'état de domesticité, restent toujours un danger pour la vie des propriétaires. Leur pied est armé d'un ongle redoutable dont un seul coup peut donner la mort. Naguère encore, une autruche du roi Kombondi a tué sept personnes de la tribu. C'est ce qui fait que très peu s'occupent ici de la reproduction de ces oiseaux. Ceux qui en ont les conduisent chaque jour au pâturage avec les troupeaux de chèvres. Lorsqu'elles sont jeunes, d'ailleurs, elles sont très dociles et tout à fait inoffensives.

17 juillet. Outyo.—Le 17 juillet, nous sommes partis pour Outyo, belle fontaine dans les montagnes de ce nom. Cette localité est habitée par des Berg-Damaras qui se sont précipités autour de nos wagons. Comme nous venons de traverser trois années de sécheresse, les bulbes et les racines sont

rare dans les montagnes, et ces pauvres gens souffraient horriblement de la faim. Ils étaient d'une maigreur effrayante. Les huttes de leur village ne sont composées que de quelques branches d'arbres qui ne peuvent les protéger ni contre la pluie ni contre le froid. Comme il gelait assez fort, ils se rapprochaient tellement du feu pendant la nuit qu'ils étaient tout couverts de brûlures. Il y avait là de pauvres enfants qui mouraient de faim et que les parents eussent bien voulu me donner ; mais j'étais pauvre aussi et n'avais pas les moyens de les nourrir. Quel regret pour moi de ne pouvoir les adopter ! Je dus même renvoyer un petit garçon de 12 ans qui s'obstinait à vouloir m'accompagner. Tout ce que je pus faire, fut de lui donner un peu de riz. Ils m'offrirent, de leur côté, de la gomme arabique qui avait un goût sucré, et, me parut supérieure à celle du Sénégal. Je ne sais, toutefois, si on en pourrait recueillir une quantité suffisante pour en faire une branche de commerce.

Le 21 juillet, nous avons quitté Outyo pour nous rendre à Otyomongoundi. En sortant d'Outyo, on entre dans la contrée du banhima, arbre remarquable, qui change l'aspect du pays et qu'on retrouve partout en abondance, jusqu'au 15<sup>e</sup> degré de latitude sud. Les montagnes d'Outyo sont sa limite sud du côté du Damara. Les épines sont le signe caractéristique de la flore du pays. Toutes les plantes, pour ainsi dire, en sont armées, et même les semences de beaucoup d'entre elles, telles que celles des tribulus et de la plante à grappins. C'est un soin particulier de la Province pour la conservation des arbustes en ces contrées, car, comme tous forment d'excellents pâturages, les animaux détruiraient la végétation si elle n'était pas ainsi protégée.

A partir de la région du banhima, la quantité des acacias épineux diminue peu à peu ; les combretacées et les papillonacées les remplacent en grande partie, jusqu'à ce qu'on atteigne l'Ovampo dont la flore est entièrement différente. Chemin faisant, un Bushman nous apporta une lettre. Elle était adressée à M. Gonning par MM. Carlson et Keanny, qui l'attendaient dans leur wagon avec impatience à Otyowalundu. Ils n'avaient plus de vivres européens et étaient réduits au sorgho, ce qui leur paraissait peu confortable.

( *A continuer.* )